C (62)

12.

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1277



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU





LE ROI
ET
LE MINISTRE,
OU
HENRI IV ET SULLY,
DRAME

En quatre Actes en Prose, enrichi de notes historiques.

Par M. le Chevalier Du Coudray.

Prix trente-six sols.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

Chez { DURAND, Libraire, rue Galande.
MERIGOT, Libraire, Quai des Augustins.
RUAULT, Libraire, rue de la Harpe. }

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PERSONNAGES.

HENRI IV.

LE CONNETABLE MONTMORENCI.

LE COMTE DE SOISSONS.

LE DUC DE SULLY.

LA DUCHESSE DE SULLY.

LE DUC D'EPERNON.

LA DUCHESSE DE BEAUFORT.

LES DE'PUTE'S DU PARLEMENT.

COURTISANS.

OFFICIERS DE LA CHAMBRE.

La Scene est à Paris.

LE ROI
ET
LE MINISTRE.

ACTE I.

Le Théatre repréſente le cabinet du Roi.

SCENE PREMIERE.

HENRI, SULLY, *travaillant.*

HENRI.

VENTRE-SAINT-GRIS! mes finances ſont furieuſement dérangées (1).

SULLY. [*Il écrit.*]

Oui Sire.

HENRI.

Il faudra y remédier promptement.

SULLY.

Si votre Majesté approuve mon projet de rentrer dans ses Domaines, je compte dans peu en venir à mon honneur.

HENRI. [*Il écrit.*]

Cela est difficile, & très-difficile.

SULLY.

Je n'en disconviens point, Sire, de plus, jose du moins me le promettre, je compte faire rentrer dans votre trésor de l'épargne, plusieurs millions.

HENRI.

Plusieurs millions, mon ami; plusieurs millions!

SULLY.

Oui, plusieurs millions, cela vous étonne, Sire!

HENRI.

Point du tout, rien ne m'étonne de votre part; je connois la profondeur & l'étendue de votre génie, & j'ai éprouvé votre capacité dans toutes sortes d'affaires.

SULLY.

Je ne fais que mon devoir; il est vrai que j'ai tâché de bien remplir les différentes places dont votre Majesté a bien voulu m'honorer.

HENRI.

Dont j'ai bien voulu vous honorer, M. de Sully!

vous pouvez dire, dont vous avez bien voulu vous charger; oui, mon ami, tu peux le dire.... Un homme de ta naissance, un mien parent, mon cousin, mon compere, n'étoit fait que pour paroître à la tête de mes armées, ou briller dans les ambassades; & non pour débrouiller le cahos des Finances dissipées par un tas de Malversateurs, tous ennemis de l'Etat & de ma personne: en un mot, tu n'étois pas fait pour succéder au Surintendant d'O (2).

SULLY.

Pardonnez-moi, Sire, j'étois fait, & je devois en conscience lui succéder, vu que j'aime votre personne autant & plus que moi-même, vu l'état triste & honteux à la Majesté Royale où vous vous êtes trouvé, Sire, & dont bien loin de rougir, vous avez eu la fermeté, j'ose dire, l'héroïsme de l'avouer, & même de me l'écrire (3).

HENRI.

Oui, mon ami, je l'ai dit, & je l'ai dit hautement; je te l'ai écrit, parce que j'ai cru que c'étoit dans ton sein que je pouvois épancher mes secrettes douleurs, mes chagrins les plus cachés.

SULLY. [*Il se jette à genoux.*]

Ah! Sire..... votre confiance m'honore beaucoup; mais j'ose aussi dire que j'en suis digne.

[*Il se leve.*]

SCENE II.

HENRI, SULLY, UN OFFICIER DE LA CHAMBRE.

L'OFFICIER.

SIRE, ce que vous m'avez commandé est fait.

HENRI.

Fort bien!

L'OFFICIER.

La personne est dans votre chambre.

HENRI.

Qu'elle attende.

L'OFFICIER.

Avez-vous, Sire, d'autres ordres à me donner?

HENRI.

Non, retirez-vous.

SCENE III.

HENRI, SULLY.

SULLY. [*à part.*]

QUELS ordres secrets peut-il avoir donné?... Quelle est la personne qui attend? Nous allons voir.

HENRI.

Vous avez beaucoup d'ennemis, M. de Sully (4);

SULLY.

[*bas.*] Monsieur! ce mot ne lui est pas ordinaire. [*haut.*] Je le sçai très-bien, Sire, mais ils m'inquiétent fort peu.

HENRI.

Oh çà, j'ai à vous communiquer quelque chose de particulier, & qui me regarde directement.

SULLY.

Parlez, ordonnez, commandez, Sire, je suis prêt à tout faire.

HENRI.

Il n'est rien de cela, mon ami, c'est toute autre chose, ce sont des conseils qu'il me faut, dont je me suis bien trouvé souvent, & mal quelquefois, pour ne les avoir point suivis.

SULLY.

Ah! Sire, mon peu de lumiere est tout à vous.

HENRI.

Avant j'exige de votre part la plus grande liberté.

SULLY.

Il est inutile, Sire, je vous parlerai, comme je vous ai toujours parlé, avec ma franchise de Soldat.

HENRI.

Vous savez, mon ami, que je suis sur le point de rompre mon mariage avec la Reine, sitôt que la dissolution sera venue ; la Loi de l'Etat m'oblige à prendre une nouvelle épouse ; mais il faudra aussi que cette femme pour me plaire (ait les plus grandes qualités, tant du cœur que de l'esprit, sans oublier la figure.)

SULLY.

Vous avez raison, Sire.

HENRI.

Je le répete, si la Princesse n'a point toutes ces qualités requises, je refuse à m'engager dans de nouveaux liens : passons en revue les femmes les plus qualifiées de mon Royaume, auxquelles j'ai donné, dit-on, des promesses de mariage.

SULLY.

Tout comme il vous plaira, Sire, je prête la plus grande attention.

HENRI.

Epouserai-je la Comtesse de Guiche (5) ? elle est bonne, généreuse, obligeante ; mais elle est vieille, à présent, elle est vieille. Seroit-ce Madame de Guercheville (6), elle est jeune, belle ; elle a même de la vertu, quoique élevée à la Cour du feu Roi : mais elle est veuve ; de plus, elle a des enfans.

SULLY.

Il est vrai, Sire.

HENRI.

Seroit-ce enfin Mademoiselle de Guise (7) ? cette Princesse est charmante, j'en conviens avec tout le monde, elle a des graces, des talens ; mais elle n'est pas novice dans l'art de la galanterie, & personne n'ignore son inclination, ni son intrigue secrette avec le Duc de Bellegarde.

SULLY.

Je n'en disconviens point, Sire.

HENRI.

Parlons maintenant des Princesses Etrangeres. La Reine Elizabeth (8) est digne de régner par l'étendue de son vaste génie ; mais c'est une femme altiere, impérieuse & d'un esprit superbe ; d'ailleurs la tendresse qu'elle a pour le Comte d'Essex, empêche toutes propositions. Marie Stuard, Reine d'Ecosse, fugitive de ses Etats, est refugiée en Angleterre où elle est détenue en prison, d'où elle ne sortira peut-être que pour porter sa tête sur un échafaud (9).

Seroit-ce la Duchesse de Mantoue, dont les mœurs sont très-séveres il est vrai, mais d'un caractere difficile à vivre, & d'une vertu diablesse ? enfin la Duchesse de Toscane * qui..... mais finissons.

SULLY.

Votre Majesté est la maîtresse souveraine de ses actions.

HENRI.

Vous voyez, Monsieur de Sully, qu'aucune de

* Ce fut Marie de Medicis.

ces femmes n'ont toutes les conditions que j'exige trouver dans celle que je prendrai ; vous, mon ami, si vous en connoissez une, je vous prie de me la nommer.

SULLY.

Je pense, Sire, qu'il faudroit faire revivre l'ancienne coutume des Rois de Perse, qui en pareil cas faisoient venir de tous les lieux de leur Empire les filles les plus accomplies, & puis choisissoient sur le nombre ; voilà le seul moyen que je sache d'assurer à votre Majesté une femme qui soit belle, d'humeur complaisante & féconde.

HENRI.

Laissons-là votre ridicule concours, & songez un peu en vous-même, si vous n'en pourriez point connoître quelqu'une en qui tout cela pût se rencontrer.

SULLY.

Nommez-la, Sire ; car j'avoue que je n'ai pas assez d'esprit ni d'expérience pour cela.

HENRI.

» O la fine bête que vous êtes ! oh ! que si » savez bien si vous vouliez voire celle-là même » que je pense ; car il n'est pas que vous n'en » ayez entendu bruire quelque chose ; mais je » vois bien où vous en voulez venir, en fai- » sant ainsi l'ignorant, c'est en intention de me » la faire nommer, &. je le ferai. Car vous » confesserez que les trois conditions peuvent

» être trouvées en ma maîtresse *, non que pour » cela je veuille dire que j'aie pensé à l'épou- » ser, mais seulement pour savoir ce que vous » en diriez, si faute d'autre, celle-là me reve- » noit quelque jour en la fantaisie ».

SULLY.

Je vous dirai, Sire, (vous m'avez commandé d'être sincere) » que comme les filles de Loth n'esti- » mant plus qu'il y ait d'homme en la terre, par lequel » il leur fût possible de réparer le genre humain, » passerent par-dessus toute pudeur & bienséance; » (j'ignore l'art d'en imposer), ainsi Votre Ma- » jesté, pour ne connoître femme propre à lui » donner des enfans, que Madame de Beaufort, » de crainte de priver l'Etat d'un si grand bien, » n'auroit pas apporté toutes les considérations » requises à l'égard de votre Personne & de vo- » tre dignité : excusez la liberté que je prend, » Sire.

HENRI.

» Parlez librement, sans appréhender que je » m'en fâche, puisque je vous ai choisi pour me » dire mes vérités en particulier; mais vous me » ferez plaisir de ne l'entreprendre jamais devant » le monde.

SULLY.

» Si ce n'étoit que pour le faire, Sire, votre » vie, ou votre Etat pussent courir fortune; car » en ces deux cas perdrois-je tout respect, dis- » cretion, quand j'estimerois en devoir mourir ».

* Voyez les Mém. de Sully, Villeroy, Perefixe.

SCENE IV.

HENRI, SULLY, UN OFFICIER DE LA CHAMBRE.

HENRI *l'embrasse.*

JE te reconnois toujours mon cher Sully.

L'OFFICIER.

Monsieur le Connétable & M. le Duc d'Epernon voudroient vous parler, Sire.

HENRI.

Non, qu'ils attendent.

SCENE V.

HENRI, SULLY.

HENRI.

MONSIEUR le Connétable & M. le Duc d'Epernon ont toujours des plaintes à me faire de toi, mon cher Sully, disant que tu n'as aucun égard pour leur rang, leurs dignités & autres chimeres : revenons à notre affaire.

SULLY.

Comme vous voudrez, Sire.

HENRI.

Voyons donc l'obstacle insurmontable à la dissolution de mon mariage de la part de la Cour de Rome : plus, l'impossibilité d'obtenir pour cela le consentement de la Reine.

SULLY.

Vous ne devez ignorer, Sire, les entraves de la Cour de Rome ; Sixte-Quint (10), est rusé, adroit & fin politique ; quant à la Reine, votre Majesté sait, ainsi que moi, quel nom elle donne à Madame de Beaufort ; terme qui marque trop assurément son mépris & son horreur pour elle.

HENRI.

La Reine aussi a le plus grand tort, ma Maîtresse est bonne, loyale, généreuse.

SULLY.

Ajoutez, Sire, qu'elle a l'esprit cultivé, qu'elle protege les Lettres, qu'elle est secourable aux malheureux, que sa beauté divine & ses graces infinies, ne font point tout son mérite.

HENRI.

Ventre-saint-gris ! j'en conviens aussi.

SULLY.

Qu'elle a un grand zele pour l'État, un attachement inviolable & sincere pour votre Personne.

HENRI.

Oui, souvent elle m'a donné de très-bons conseils.

SULLY.

En un mot, Sire, pardonnez à ma franchise ; si Madame de Beaufort n'eût point porté le titre de Maîtresse, elle étoit digne de régner.

HENRI. [*vivement.*]

Digne de régner, mon ami! Madame de Beaufort digne de régner!

SULLY.

Oui, Sire, je le répéte, digne de régner ; mais.....

HENRI.

Quoi donc ? si j'épousois une femme si parfaite, à ton dire même, mon cher Sully, je pourrois m'attirer le blâme général.

SULLY.

Oui, Sire, & de plus le repentir suivroit de bien près.

HENRI.

Non, quel est l'homme qui se repent de faire une bonne action ?

SULLY.

Mais, Sire, puisque vous m'obligez de vous le dire, bien loin d'être bonne, c'est qu'elle est très-mauvaise ; l'adultere le double adultere que vous commettez, Sire, car Madame de Beaufort est en puissance de mari (11).

HENRI.

C'eſt un loyal Chevalier, un brave Capitaine, dont je fais le plus grand cas.

SULLY.

D'ailleurs les prétentions des Princes de votre ſang pour la ſucceſſion à la Couronne, les conteſtations entre les enfans nés, qui naîtront de cette femme ſous différentes formes; enfin d'autres inconvéniens que je ne puis mettre ici dans tout leur jour, à tous leſquels, néanmoins, » Sire, je vous laiſſerai penſer à loiſir avant de » vous en dire davantage ».

HENRI.

» Ce ne ſera pas trop mal fait, car vous en avez » dit aſſez pour la premiere fois, de quoi je vous » promets bien de n'en jamais rien dire à ma » maîtreſſe, de peur de vous mettre mal avec elle; » car il eſt vrai qu'elle vous aime, encore plus, » qu'elle vous eſtime ».

SULLY.

Je n'ai rien fait pour qu'elle ne puiſſe pas me l'accorder.

HENRI.

» Quoiqu'il lui reſte toujours quelques ſcrupu- » les en l'eſprit, que vous ne lui ſerez point favo- » rable aux avantages que je voudrois faire à elle » & à ſes enfans.

SULLY.

Il eſt vrai, Sire, que j'ai refuſé de ſigner l'ordonnance où l'on avoit eu la malice de qualifier

Alexandre Monsieur, enfant de France. Je me serois exposé à votre indignation, Sire, si j'avois passé l'ordonnance, ainsi j'ai préferé d'encourir la haine de Madame de Beaufort, quoique vous ayez eu la bonté de me dire qu'ayant fait ce que j'ai fait, je vous avois servi tous deux: ce sont vos propres paroles, Sire.

HENRI.

Elle dit que vous préférez toujours ce que vous appellez ma gloire & le bien de l'Etat à mon propre contentement.

SULLY.

Madame de Beaufort a raison, Sire, & je le ferai toujours.

HENRI.

J'en suis persuadé, mon cher de Rosny: mais mon mariage (12). . . .

SULLY.

Ne seroit approuvé par aucune ville, province, ni personnage puissant de votre Royaume, si jamais il avoit lieu; au contraire, ceux qui l'approuveroient ou du moins qui prendroient le parti de le tolérer, avec ceux qui enfin s'y opposeroient formellement, pourroient de votre vivant, Sire, exciter quelques troubles dans l'Etat.

HENRI.

Ventre-saint-gris! quelque trouble dans l'Etat, je n'en veux point, je sçai les horreurs que causent les guerres civiles & les peines & douleurs que souffre le peuple, que je veux rendre heureux* désormais.

---

* C'est l'intention de notre jeune Monarque.

SULLY.

Tous vos sujets connoissent la bonté de votre cœur, Sire, & le peuple de Paris vous appelle son pere. *

HENRI.

Il a raison, je l'aime aussi, & regarde mes sujets comme mes enfants, tout est dit, je renonce à cet hymen (13): ma passion m'aveugloit, & vos raisons m'ont enfin déssillé les yeux, mon amour néanmoins.... Huissier de mon cabinet, faites entrer... ouvrez les deux portes. [*Sulli sort.*]

SCENE VI.

HENRI, LE CONNÉTABLE, LE COMTE DE SOISSONS, LE DUC D'EPERNON, DEBOURG, COURTISANS.

HENRI.

JE vous déclare, Messieurs, que je vais rentrer dans tous mes Domaines aliénés depuis si long-tems: qu'en dites-vous, Monsieur le Connétable?

LE CONNETABLE.

Sire, vous êtes le Maître.

HENRI.

Et vous, Comte de Soissons?

* Louis XVI est ainsi nommé.

LE COMTE.

Tout est permis à Votre Majesté.

HENRI.

Non: il n'y a que ce qui est juste. Ah! vous voilà Debourg.

DEBOURG.

Oui, Sire, j'ai pris la poste pour venir parler à Votre Majesté, parce que le bruit court à Lyon que l'*Espinasse** vouloit vous tuer; *Debourg* vous apporte sa tête.

HENRI.

Je vous estime trop pour y avoir pensé, & j'ai regardé les auteurs de cet avis, comme des imposteurs; il n'y a personne qui connoisse mieux que moi mon Royaume, j'y ai trouvé trois partis, de trois j'en ai fait un; je suis Roi des uns comme des autres: entendez-vous, Messieurs.

DEBOURG.

Ah! Sire, c'est un effet de votre bonté.

HENRI.

Dites plutôt de ma justice.

DEBOURG.

Mais, Sire, m'aviez-vous cru capable?...

HENRI.

Je ne vous ai pas même soupçonné d'un crime pareil à celui dont on vous accusoit.

---

* Il portoit ces deux noms.

AVERTISSEMENT.

JE n'ai point voulu cacher la source où j'ai puisé le sujet de ce Drame; je fais plus, j'avoue, avec ma franchise ordinaire, qu'il n'y a rien de moi, ou du moins peu de chose, ce sont les faits & dits, gestes & actions de Henri IV & de Sully, dont la postérité a dit; tel Roi, tel Ministre: on doit remarquer que je n'ai point fait briller l'un aux dépens de l'autre, ils restent tous deux Grands.

Un Public bien intentionné, qui aime à encourager les talens, regrettera peut-être de ne point voir représenter cette piece, d'autant plus que c'est l'Histoire du jour; je lui réponds qu'il ignore, ou qu'il veut bien ignorer que les avenues du théatre, bien loin d'être bordées d'orangers, citronniers & d'arbres odoriférans, ne sont garnies que de ronces, épines & feuilles de houx. L'Homme de Lettres essuie mille désagrémens, dont le refus de son Ouvrage est le moindre, ce qui décourage un galant homme sur le chemin du Temple de Thalie.

Je le dis hautement, le théatre est perdu; les Comédiens ne veulent point faire de frais de mémoire, ils s'en tiennent à leur ancien

fonds, & se contentent d'avoir douze mille livres de rente chacun : un Histrion jouit de quatre mille écus. O temps ! ô mœurs ! *ô Sully !* j'ose donc le premier élever la voix (& je ne suis que l'écho du Public) ; pour arrêter cet abus infame, pour réveiller la paresse des Acteurs, pour avoir des nouveautés au Comique, au Tragique, il faut un second Théatre dans notre Capitale.

MONSIEUR, Frere du Roi, peut faire cet heureux changement ; il en a le droit, & je supplie ici les personnes qui l'entourent de suggérer à S. A. R. cette bonne intention. On se souvient encore que notre illustre Moliere amena sa troupe de Lyon, pour l'incorporer dans celle de MONSIEUR, Frere unique du Roi LOUIS XIV. Je me propose d'étendre davantage ces réflexions dans un Essai sur la Comédie, à la tête du Théatre de Famille, qui comprendra mes Comédies refusées à Paris & jouées en Province, avec d'autres que le Public ne connoît point encore.

P. S. Si ce genre nouveau plaît au Public, je lui promets FRANÇOIS PREMIER, Drame, auquel je travaille.

De l'Imprimerie de P. M. DELAGUETTE.

DEBOURG, [*se jette à terre.*]

Que ma reconnoissance.... mon respect...., mon amour! ...

HENRI.

Ecoutez, pour augmenter le chagrin de ces mauvais esprits, allez lever votre régiment, & croyez que si vous m'amenez en diligence, le nombre d'hommes que vous m'avez promis, vous punirez davantage vos ennemis, que la Justice ne pourroit le faire, s'ils étoient connus; le moyen de les désespérer, c'est de bien faire.

DEBOURG.

Je vais exécuter ponctuellement les ordres de votre Majesté.

HENRI.

Allons à la Messe.

LE CONNETABLE, (*précipitamment.*)

J'oubliois, Sire, de vous parler de ces deux scélérats qu'on dit avoir eu le dessein d'entreprendre sur votre personne sacrée; un d'eux, dont on reconnoît le signalement, a été trouvé ce matin au Louvre dans la Galerie.

HENRI.

Eh bien, dans la Galerie, qu'est-ce que cela veut dire? J'ai toujours mépriſé de semblables avis, ma vie dépend de Dieu, & non des hommes.

LE CONNETABLE.

Il faut le faire arrêter.

LE COMTE DE SOISSONS.

On doit le jetter dans les plus ſombres cachots.

HENRI.

« Point du tout. Laiſſez-le, c'eſt un malheu-
» reux, de tels crimes ne demeurent jamais im-
» punis: Dieu le punira tôt ou tard, ſans que
» je m'en mêle.

LE CONNETABLE.

Quelle ſécurité d'ame!

HENRI.

» Les François ne me connoiſſent pas aſſez
» bien, ils ſçauront ce que je vaux quand ils
» m'auront perdu; (*il leve les bras au Ciel*)
» Seigneur, je ſuis prêt à partir quand il te
» plaira: mais que deviendra le pauvre peuple?

LE COMTE.

Il parle toujours de ſon peuple.

HENRI.

Allons à la Meſſe.

L'HUISSIER [*criant.*]

Le Roi, Meſſieurs, le Roi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SULLY, LE COMTE DE SOISSONS.

LE COMTE.

MONSIEUR de Sully, donnez-moi un moment d'audience.

SULLY.

Volontiers, Monsieur de Soissons, car je le puis maintenant.

LE COMTE.

Le Roi a eu la bonté de m'accorder la jouissance d'un droit sur tout balot de toile entrant ou sortant du Royaume.

SULLY.

Sa Majesté n'a point senti ni pesé la conséquence d'un tel droit.

LE COMTE.

La conséquence! la belle conséquence vraiment! Trente mille écus de produit environ.

SULLY.

J'adore Dieu! trente mille écus, Monsieur le Comte de Soissons! j'en estime au moins trois cens mille écus, & si je ne l'ai point calculé; de plus la ruine de trois ou quatre provinces.

LE COMTE.

Vous êtes toujours extrême, Monsieur de Sully, néanmoins c'est à cette fois que vous pourrez me rendre un excellent office de vrai ami; & m'obliger d'être à perpétuité le vôtre, tout ainsi que si vous étiez mon propre frere, en facilitant sans bruit ni éclat, comme je sçai que vous le pouvez, cette gratification qu'il a plu au Roi me faire fort franchement.

SULLY.

Parlez, pour vous que faut-il faire?

LE COMTE.

Il faut que vous me promettiez de me bailler des lettres de votre propre main, où il y ait un Maximilien de Bethune tout au long; si non je romps tout commerce avec vous sans retour, si vous me refusez cette grace; d'autant plus que je sçai bien le mot du guet qu'il y a entre vous & le Roi.

SULLY.

Dussai-je encourir votre haine, Monsieur de Soissons, nonobstant je ne laisserai pas de faire mon devoir.

LE COMTE.

Quel sera votre devoir?

SULLY.

Ce sera de m'opposer à l'enregistrement aux Cours souveraines.

LE COMTE.

Vous ne me donnerez donc pas des lettres adreſſantes au Parlement de Rennes, ni à la Cour des Aides de Rouen, pour les prier de vérifier l'Edit purement & ſimplement.

SULLY (*fortement.*)

Non, de par Dieu!

LE COMTE.

C'eſt pourtant la volonté du Roi & de ſon Conſeil, Monſieur de Sully.

SULLY.

Cela ſe peut, M. de Soiſſons, mais ma réponſe eſt toute prête.

LE COMTE.

Voyons un peu vos raiſons.

SULLY.

Dans une telle affaire, où il s'agit de l'intérêt du peuple, je ne puis agir ſans en avoir préalablement parlé au Roi, ni ſur-tout ſans en avoir reçu ſes ordres exprès.

LE COMTE.

Je vous entends, Monſieur, je ſçai ce que tout cela veut dire.

(*Il ſort en murmurant.*)

SCENE II.

SULLY, LA DUCHESSE DE BEAUFORT.

SULLY *seul.*

CIEL! quel eſt notre état! nous ne pouvons rendre heureux le peuple, qu'en mécontentant la plûpart des Grands.

LA DUCHESSE.

Je ſuis charmée, Monſieur de Sully, de vous rencontrer chez le Roi, j'ai à vous parler..... mais quel eſt le papier que vous avez roulé autour de votre doigt?

SULLY.

J'adore Dieu! ce ſont de belles affaires, eſquelles vous n'êtes pas des dernieres; voyez, Madame, c'eſt une liſte de vingt ou vingt-cinq Edits que l'on pourſuit à la foule & oppreſſion du peuple: voici les noms, le vôtre eſt ſixiéme.

LA DUCHESSE.

Eh! bien que penſez-vous faire de tout cela?

SULLY.

Je penſe faire des remontrances au Roi en faveur du pauvre peuple qui s'en va ruiné, ſi telles vexations ſont approuvées, & peut bien

le Roi dire adieu à ſes tailles, car il n'en recevra plus.

LA DUCHESSE.

Vraiment il ſeroit bien de loiſir de vous croire, & de mécontenter tant de gens de qualité, pour ſatisfaire vos fantaiſies; à qui voudriez-vous donc que le Roi fît du bien, ſinon à ceux qui ſont dans le billet, leſquels ſont tous, ou ſes Couſins, ou ſes Parens, ou ſes Maitreſſes?

SULLY.

Tout ce que vous dites ſeroit bon, Madame, ſi Sa Majeſté prenoit l'argent dans ſa bourſe; mais de lever cela de nouveau ſur les Marchands, Artiſans, Laboureurs, Paſteurs, il n'y a nulle apparence, étant ceux qui nourriſſent le Roi & nous tous; ils ſe contentent bien d'un ſeul Maître, ſans avoir tant de Couſins, Parents & de Maîtreſſes à entretenir.

LA DUCHESSE *ſeule.*

Comment des Maîtreſſes à entretenir! pour qui me prenez-vous, M. de Sully? Vous me manquez. Il s'en va, il me fuit. Ciel! que je ſuis malheureuſe de rencontrer toujours en mon chemin un homme, d'un caractere auſſi dur, auſſi inflexible! je m'en vais le dire au Roi.

SCENE III.

LA DUCHESSE DE BEAUFORT ET LE COMTE DE SOISSONS.

LA DUCHESSE.

AH! Comte de Soissons je vous trouve à propos, Rosny.

LE COMTE.

Eh! bien, Rosny....

LA DUCHESSE.

Ce Ministre altier vient de m'offenser cruellement.

LE COMTE.

L'insolent! il le payera cher, Madame, je vous le jure, faites-vous conduire dans votre appartement, je vous y joindrai bientôt: voici le Roi qui sort de la Messe, je vais lui parler.

SCENE IV.

HENRI, LE CONNÉTABLE, LE COMTE DE SOISSONS, COURTISANS.

LE COMTE.

SIRE, je viens vous demander justice contre M. de Rosny, pour une offense si cruelle, qu'il faut que j'aie sa vie.

HENRI.

Que voulez-vous dire, Comte de Soiſſons?

LE COMTE.

Je veux dire, Sire, que M. de Roſny a tenu certains propos contraires à ma réputation, qui m'ont été rapportés.

HENRI.

Nommez-moi vos Auteurs.

LE COMTE.

Je ne le puis, Sire; mais je ſupplie Votre Majeſté de croire aux paroles d'un homme qui n'a jamais menti.

HENRI.

» Si cela étoit, mon couſin, vous ne tiendriez » pas de ceux de notre Maiſon; car nous en » donnons tous des plus belles, & ſur-tout votre » frere aîné excelloit-il en cela ».

LE COMTE.

Non, Sire, ce n'eſt pas lui qui m'en a fait le rapport.

HENRI.

Mais puiſque c'eſt un autre qui vous l'a rapporté, dites-moi qui il eſt & ce qu'il vous a dit, & puis j'aviſerai ce que j'en devrai faire; car je vous contenterai ſi la raiſon le veut.

LE COMTE.

J'ai fait ſerment de ne nommer jamais celui

de qui je tiens ces paroles, ni de les prononcer jamais, car elles sont trop indignes.

HENRI.

Et moi, je fais serment de ne rien croire de tout cela, que ce que m'en dira Rosny lui-même.

LE COMTE.

Vous le croirez donc plutôt que Madame de Beaufort.

HENRI.

» Oh! Madame de Beaufort est alléguée, il ne » faut plus chercher d'où vient la brouillerie; » car c'est un si bon bec, & si plein de malice » & d'invention, que sur le moindre mot que » Rosny lui aura dit, elle y en aura ajouté cent, » voire mille ».

LE COMTE.

[*bas*] Quel entêtement il a pour son Ministre!

[*Il sort.*]

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

HENRI.

MONSIEUR le Connétable, faites dire de ma part à Rosny de n'épargner aucune dépense pour mettre sa personne en sureté.

LE CONNETABLE.

Sire, je vais faire exécuter vos ordres à l'inſtant.

HENRI.

» Car ſi je le perdois, Meſſieurs, je perdrois » avec lui bien davantage, qu'il ne ſauroit em- » ployer à ſe faire bien garder. «

SCENE VI.

HENRI, LE DUC D'EPERNON, COURTISANS.

LE DUC.

COMMENT, Sire, votre bonté s'étend juſqu'à conſeiller à M. de Roſny de ſe donner une garde!

HENRI.

Appâremment, Duc d'Epernon; & pourquoi pas?

LE DUC.

Parce qu'il n'eſt pas trop aſſuré que ce Miniſtre alors n'étende davantage ſes vues criminelles.

HENRI.

Comment ſes vues criminelles!

LE DUC.

Oui, Sire, M. de Roſny a de grandes qualités; on ne peut en diſconvenir, auſſi c'eſt pour cela

qu'il en eſt plus à craindre ; (pardonnez, Sire, à ma franchiſe) car il eſt homme à faire plus de mal à l'Etat, que n'en a jamais fait l'Amiral de Coligny.

HENRI.

Que l'Amiral de Coligny (14).!

LE DUC.

Vous voyez, Sire, évidamment, quoique ancien Ligueur, je ſuis tout-à-fait royaliſte ; & preuve de cela, c'eſt que je vous avertis, que M. Roſny a changé de caractere ; en un mot, c'eſt un autre homme.

HENRI.

En quoi un autre homme ?

LE DUC.

Oui Sire, un autre homme, un homme complaiſant, & qui cherche à ſatisfaire tout le monde : que votre Majeſté dâigne en tirer les conſéquences, & en voir la ſuite funeſte.

HENRI.

Quelles conſéquences, & quelles ſuites funeſtes ?

LE DUC.

Eh ! Sire, ſe peut-il que vous ſoyez aveugle à ce point, & que l'aſcendant de M. Roſny vous ſubjugue tellement, que vous n'appercevez point toutes ſes démarches, tendantes à ſon principal objet.

HENRI.

Quel eſt ſon principal objet ?

LE DUC [*d'un air mystérieux.*]

On prétend (ce n'est pas moi qui le dit), on prétend dis-je, que c'est de régner à votre place, Sire, ou de vous détrôner du moins.

HENRI [*avec surprise.*]

De régner à ma place!.... de me détrôner!.... non, je ne puis le croire.

LE DUC.

Ne le croyez point, Sire, puisque vous ne le voulez point croire ; mais toujours on feroit une belle liste, un grand catalogue des Ministres & des Favoris, qui après avoir commencé comme M. de Rosny, depuis aveuglés par l'orgueil & l'ambition, avoient fini par des trahisons & des attentats.

HENRI.

C'est ce que j'ai lu, Duc d'Epernon, dans le dernier Mémoire ; mais c'est l'envie & la calomnie, qui toutes deux jointes ensemble, l'ont forgé & composé.

LE DUC.

A merveille, Sire, mais tout le monde connoît ses intelligences, non-seulement au-dedans, mais encore au dehors de votre Royaume : pourquoi ce grand soin qu'il prend d'entretenir les anciennes alliances, & d'en former de nouvelles avec les Princes Etrangers?

HENRI.

Pour étendre au loin les bornes de l'Empire Fran-

çois, & faire craindre davantage & respecter son Maître.

LE DUC.

A la bonne-heure, Sire, mais ses talens sont redoutables, sa réputation est grande & ses créatures en grand nombre; je puis assurer à votre Majesté, comme un bon Royaliste, & comme un fait certain, qu'il fait hors du Royaume dans des villes Protestantes, des dépôts d'armes & d'argent.

HENRI.

Des dépôts d'armes & d'argent! que dites-vous Duc d'Epernon?

LE DUC.

La vérité, Sire, & bien à regret, car je suis son admirateur; en un mot, M. de Rosny a toutes les possibilités de faire bien du mal, parce qu'il en a la pleine puissance.

HENRI.

La pleine puissance! je ne vois pas trop en quoi.

LE DUC.

Comment, Sire, pouvez-vous demander en quoi? M. de Rosny est Grand Maître de l'artillerie, Colonel Général des Suisses & Grisons, Surintendant des Finances, principal Ministre, que faut-il de plus, si ce n'est les chefs d'accusations dont on le charge dans le Mémoire.

HENRI.

Dites plutôt, Duc d'Epernon, un Libelle, & Libelle diffamatoire.

LE DUC.

D'accord, Sire; mais point de fumée ſans feu; & point de feu ſans fumée; auſſi ce que je ne puis ſouffrir, c'eſt que ce Cenſeur ſévere de votre conduite, qui contredit toutes vos volontés, oſe ſe vanter par-tout qu'il vous gouverne, & régne ſous votre nom, Sire; à l'entendre c'eſt lui qui eſt le ſeul auteur des proſpérités de la France, & non votre Majeſté.

HENRI.

Lui avez-vous entendu dire cela, Duc d'Epernon?

LE DUC.

Aucunement, Sire, je ne fais que lire ces faits dans le Mémoire en queſtion, que vous traitez de Libelle; mais une choſe me ſurprend: d'où vient que M. de Roſny ne s'en diſculpe point auprès de votre Majeſté: les faits ſont aſſez d'importance pour....

HENRI.

C'eſt ce que M. de Roſny a fait auſſi il y a long-temps; je lui ai préſenté le Libelle affreux, pendant toute la lecture je n'ai point détourné la vue deſſus lui.

LE DUC.

Vos yeux étoient fixés vers les ſiens!

HENRI.

Voyant qu'il l'avoit lû juſqu'au bout, ſans dire un ſeul mot, ſans changer de couleur, ni témoigner

la moindre émotion : » eh bien, lui dis-je, que » vous en semble, M. de Rosny «? quelle opinion, me répondit-il, en saurois-je avoir, Sire, que celle que la prudence vous oblige d'avoir vous-même, & que je crois que vous avez en effet.

LE DUC.

Il est vrai, Sire, que vous avez une grande prudence; mais encore une plus grande bonté.

HENRI.

Puis reprenant tous les Chefs d'accusations, M. de Rosny les examine suivant les régles du bon sens & de la possibilité; enfin étant venu à celui du transport d'armes & d'argent & du dessein qu'on lui supposoit de me détrôner, il m'en fit si bien sentir l'extravagance & l'absurdité, que je me rendis, honteux d'avoir pu m'y arrêter un seul moment.

SCENE VII.

HENRI, LE CONNETABLE, LE DUC D'EPERNON.

LE CONNETABLE.

AH! Sire, permettez que je me plaigne de M. de Sully.

HENRI.

Encore de nouveaux mécontentemens; ventre-saint-gris!

LE

LE CONNETABLE.

Sire, c'eſt l'opération des Domaines aliénés dont votre Majeſté veut rentrer en poſſeſſion, c'eſt une injuſtice criante ; je ne ſuis pas le ſeul qui m'en plaigne ; Madame, pluſieurs Seigneurs de la ligue, nombre de Grands Officiers de la Couronne, & des Principaux de votre Maiſon, quelques Cours Supérieures.

HENRI.

Enfin laiſſons cela pour le préſent, Monſieur le Connétable, je ſuis à diſcuter les droits de mon Miniſtre, & je veux faire convenir au Duc d'Epernon le tort qu'il a de lui en vouloir toujours.

LE DUC.

Il eſt vrai, Sire, que j'ai tort de l'accuſer, vu que votre Majeſté s'eſt déclarée ſa protectrice ; mais je ne dis que ce qu'un bon Royaliſte devoit dire ; il n'eſt point mon ami, & la Cour nous a vu ſur le point de nous battre enſemble, ſi votre Majeſté n'avoit empêché le combat.

HENRI.

Eh bien, Duc d'Epernon, je vous le dis en préſence du Connétable, quand il fut queſtion d'arrêter le Maréchal de Biron, pluſieurs du Conſeil ſecret furent d'avis qu'on ſe ſaiſiſſe auſſi de votre perſonne ſoupçonnée d'avoir des intélligences avec le Maréchal ; Roſny qui vous crut innocent, s'y oppoſa, & plaida vivement votre cauſe.

LE DUC.

Monsieur de Rosny qui prend mon parti & qui défend ma cause ! mon ennemi !

HENRI.

» Vraiment, Monsieur d'Epernon, vous avez » tort de vouloir que l'on croie qu'il est votre » ennemi, car il n'y a homme en France à qui » vous ayez plus d'obligations «.

LE CONNETABLE.

Cela est digne de la magnanimité du Duc de Sully.

LE DUC.

Ah ! Sire, je frémis du danger que j'ai couru à Blois sans le savoir.

HENRI.

Ne manquez donc point à la reconnoissance désormais.

LE DUC.

Votre Majesté peut me trouver hautain, fier, impérieux, mais point ingrat ; mes prétentions peut-être sont trop étendues, car il me souvient encore du temps de ma faveur sous le feu Roi.

LE CONNETABLE.

Sire, le cœur du Duc d'Epernon est capable & de reconnoissance & même d'amitié.

LE DUC.

Oui, mon cher Connétable, ce que vous dites à Sa Majesté est vrai ; mais Sire, (je suis tout

tremblant encore) m'assurez-vous que Monsieur de Rosny m'ait rendu ce bon office ?

HENRI.

» Oui, je vous en assure & pouvez me croire, » car je ne suis point menteur, sur-tout en choses de conséquence. «

LE DUC.

C'en est fait, Sire, je vole à l'Arsenal embrasser les genoux de mon bienfaiteur, & lui jurer une éternelle reconnoissance & amitié.

HENRI.

Dites-lui, Duc d'Epernon, que je l'attends à l'issue de son diner ; & vous, mon cher Connétable, venez avec moi chez la Reine (15).

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SULLY, LE DUC D'EPERNON.

LE DUC (*vivement*).

J'ALLOIS monter dans ma voiture pour aller chez vous, Monsieur de Sully, quand j'appris que vous étiez rentré dedans le Louvre, recevez de nouveau mes remercimens; que ma reconnoissance!....

SULLY (*froidement*).

Monsieur d'Epernon, en cela je ne crois avoir acquis sur vous aucunes obligations: j'ai toujours osé soutenir la vertu & l'innocence en quelque sujet que ce pût être, envers & contre tous, lorsqu'on vouloit les opprimer.

LE DUC.

Quelle noble façon de penser! quelle étoit mon erreur!

SULLY.

C'est le partage de l'homme; néanmoins j'ai été bien aise que cette occasion se fut présentée pour vous témoigner, Monsieur d'Epernon, que j'ai de meilleures intentions que vous ne le croyez, & que même vous ayez voulu quelquefois le persuader à d'autres.

LE DUC.

Ah! mon cher bienfaiteur, ma réconciliation eſt bien ſincere.

SULLY.

Dites donc votre raccommodement, car nous n'avons jamais été ennemis ; nous n'avons été que brouillés enſemble : embraſſons-nous.

(*Ils s'embraſſent.*)

LE COMTE,

Ah! Duc de Sully, Duc de Sully, vous me confuſionnez, vous aviez depuis long-tems mon eſtime, daignez agréer mon amitié.

SULLY.

Je tâcherai, Duc d'Epernon, de ne jamais perdre ni l'une, ni l'autre : mais j'appréhende fort que cette étroite liaiſon ne fourniſſe des armes à mes ennemis, & qu'elle n'alarme même le Roi.

LE DUC.

A propos, excuſez mon étourderie, le Roi vous attend.

SCENE II.

HENRI, SULLY, LE CONNÉTABLE (*qui ne paroît point*), LE DUC D'ÉPERNON.

HENRI.

EH! venez donc, Monſieur de Roſny, approchez vîte.

SULLY.

Sire, je n'ai ſçu que dans l'inſtant que votre Majeſté me demandoit.

HENRI (*en ſoupirant*).

Ah! mon ami, qu'avez-vous fait? qu'avez-vous fait, mon ami?

SULLY.

Expliquez-vous mieux, Sire.

HENRI.

Nombre de perſonnes qualifiées me ſont déjà venu faire des plaintes ameres au ſujet de l'opération de mes domaines aliénés; entr'autres ma Sœur, le Comte de Soiſſons, le Duc d'Epernon que voici, & Monſieur le Connétable, pour lequel j'ai les plus grands égards.

SULLY.

Je voudrois bien parler à ce Seigneur, en votre préſence, Sire, & promets bien de lui faire entendre raiſon.

HENRI.

A la bonne heure, vos paroles me raſſurent; paroiſſez, Monſieur le Connétable.

LE CONNETABLE [*paroît*].

Me voilà, Sire.

HENRI.

« Eh bien, mon compere, eh bien, de quoi » vous plaignez-vous contre Roſny?

LE CONNETABLE.

Je me plains, Sire, de ce qu'il m'a mis au rang du commun, m'ayant ôté une pauvre petite assignation que j'avois en Languedoc sur une imposition, de laquelle vous ne touchates jamais rien.

SULLY.

Eh bien, Monsieur, pardonnez si je vous interromps : je confesse avoir eu tort, si mon intention a été de vous rien faire perdre, mais elle est toute contraire, partant, dites-moi, s'il vous plaît, ce que vous retirez de cette imposition, & je vous ferai payer pareille somme.

HENRI.

Il n'y a rien à redire à cette proposition, Monsieur le Connétable.

LE CONNETABLE.

Sire, je la trouve aussi très-bonne, mais qui m'assurera d'être payé à point nommé comme je le suis toujours?

SULLY.

Ce sera moi, de quoi je vous baillerai pour caution le Roi qui ne fera point banqueroute.

LE DUC.

Nous en sommes tous bien persuadés, Monsieur de Sully.

SULLY.

Je vous le promets au moins, Messieurs, si Sa Majesté me laisse ménager ses revenus comme

je l'entends, & je lui ſervirai encore de contre caution, qui m'attends bien, qu'en la faiſant riche, Elle me fera tant de bien, que je ne ſerai jamais réduit au ſaffran....

LE CONNETABLE.

Ah! ah! ah! Monſieur de Sully eſt toujours le même, ſa franchiſe....

HENRI (*vivement*).

Me plaît infiniment, & je ne me fâche point des choſes dures qu'il me dit quelquefois.

LE DUC.

Sire, je me repens de ne l'avoir pas connu plutôt.

SULLY.

Çà, Monſieur le Connétable, combien affermiez-vous votre aſſignation?

LE CONNETABLE.

Neuf mille écus, ſur leſquels j'en abandonne deux mille au Tréſorier des États, afin d'en faire hâter la levée.

SULLY.

Je ſçavois bien tout cela; auſſi eſt-ce ma réſolution de vous faire payer franchement vos neuf mille écus, & ſi le Roi me veut laiſſer le profit de la ferme, je lui ferai donner encore dix-huit mille écus, & ſi j'en aurois encore quatre mille pour moi.

HENRI.

Que me dites-vous là, mon ami? cela eſt-il poſſible?

SULLY.

Plus encore, Sire, car le fait eſt.

HENRI.

Eh bien, mon ami, puiſque cela eſt, je te baille le profit de cette ferme pour dix-huit mille écus.

SULLY.

Non, Sire, je ne veux point que Votre Majeſté me faſſe de bien ſur les revenus de ſes fermes, & perſonne de votre Conſeil n'y doit jamais être intéreſſé.

LE DUC.

Cela eſt vrai.

SULLY.

C'eſt une ouverture dangereuſe, Sire, & la diſſipation des Finances ſous les regnes précédents n'ont point eu d'autre origine.

LE DUC.

Sire, Monſieur de Sully a raiſon.

HENRI.

Eh bien, Monſieur le Connétable, êtes-vous content de Roſny?

LE CONNETABLE.

Très-content, Sire, & je vais lui en témoigner ma satisfaction : permettez, Monsieur de Rosny, que cet embrassement.... (*Il l'embrasse*).

SULLY.

J'ai sur moi, fort-à-propos, une ordonnance signée de cinquante mille écus ; tenez, présentez-vous au Trésorier de l'épargne, & vous toucherez cette somme, demain, ce soir même.

LE CONNETABLE.

Voilà ce qui s'appelle, Sire, un vrai ami de l'Etat. (*Il sort.*)

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

HENRI.

(*au Connétable.*) (*à Sully*).

JE le sçai bien. Mon ami, vous avez satisfait Monsieur le Connétable : mais les autres plaintes des Dames & Seigneurs de ma Cour, comment les appaiserez-vous ?

SULLY.

De la même façon, Sire, laissez-moi faire ; les plaintes finiront.

HENRI.

Ventre-saint-gris ! j'en serai bien-aise: car je veux que tout le monde soit content.

SULLY.

Et tout le monde le sera aussi, c'est moi qui vous en assure, Sire.

HENRI (*vivement.*)

Sans oppresser, sans fouler mon peuple, au moins, car je l'aime.

LE DUC.

Sire, ne vous souvient-il pas de la dernière opération de finance de votre Ministre, au sujet des abus qui se commettoient dans chaque Election de vos Provinces?

HENRI.

Sans doute, eh! pourquoi cette question?

LE DUC.

Combien les gens de votre Conseil n'ont-ils point fait jouer les ressorts de la calomnie pour le faire rappeller avant qu'il ait terminé ses opérations glorieuses?

SULLY.

J'adore Dieu ! Monsieur d'Epernon, je vous prie de ne point me flatter.

LE DUC.

Ah! Monsieur de Rosny, je ne fais que vous rendre justice.

HENRI.

Sans doute, ne te fâche pas, mon ami, laisse-le parler.

LE DUC.

Ses ennemis secrets publioient par-tout, & faisoient retentir jusqu'aux oreilles de Votre Majesté que son esprit impétueux n'entendoit, & n'entendroit jamais rien à un métier de si difficile discussion.

HENRI.

C'est la pure vérité.

LE DUC.

« Il revient, disoit-on, traînant à la queue de » ses charettes cinq cens personnes enchaînées. La » somme qu'il a ramassée par toutes sortes de » violences & d'exactions, est prise en grande » partie, sur les assignations des Seigneurs & » des personnes les plus qualifiées de la Cour, » qu'on va être obligé de payer de ces mêmes » deniers ».

SULLY.

Vive Dieu! Monsieur d'Epernon, laissez tout ce verbiage.

HENRI.

Non, mon ami, ce verbiage me plaît à moi; [*au Duc*] continuez.

LE DUC.

» Tout Paris joignit ſes clameurs à ces plaintes; » moi-même, je fus un des premiers à .... par- » don, Monſieur, ſi ....

SULLY.

J'adore Dieu! Monſieur, laiſſez-moi tranquille, le Roi eſt bien bon....

HENRI. (*à part.*)

Je me donne un plaiſir à voir ſon impatience!

LE DUC.

» Votre Majeſté en fut alarmée, & ne ſçavoit » qu'en croire, juſqu'au moment où Monſieur » de Roſny, étant arrivé, vous fit voir clair » comme le jour, qu'on n'avoit pas pris un ſeul » denier ſur les aſſignations des Princes, des Sei- » gneurs, ni du moindre Officier de votre Mai- » ſon: que tout cet argent étoit à Votre Ma- » jeſté pour en faire ce qu'elle jugeroit à propos, » & que ces prétendus priſonniers dont on » avoit fait tant de bruit, étoient les Receveurs » des Bureaux qui ſuivoient les voitures par de- » voir & pour en répondre.

SULLY.

Sire, vous n'avez rien à m'ordonner, je m'en vais.

HENRI. (*Il se promene.*)

» (*haut*) Non, restez. (*bas*) Voilà le Duc d'E-» pernon rapatrié avec Monsieur de Rosny, j'en » jure. Tout ceci ne vaut rien: car puisque l'eau » & le feu se sont si facilement accordés & liés » d'amitié ensemble, il faut qu'il y ait de bien plus » hauts desseins, au moins d'un côté, que je ne » m'eusse jamais pu imaginer. (*Il se promene & » rêve*): mais j'y donnerai bon ordre.

SCENE IV.

LE ROI, SULLY, LE COMTE DE SOISSONS.

LE COMTE.

SIRE, je viens vous demander la grace d'un Gentilhomme nommé *Berthaut*, qui pendant les troubles a été Lieutenant dans ma Compagnie; & qui sert maintenant Votre Majesté.

HENRI.

Vous m'en avez déja parlé, que je crois.

LE COMTE.

Oui, Sire, & même vous avez eu la bonté

de me faire espérer sa grace, voici qu'il vient d'être condamné par Arrêt de votre Parlement de Paris, à perdre la tête.

HENRI.

Eh bien, l'Arrêt sera exécuté, & *Berthaut* aura la tête tranchée.

LE COMTE.

D'où vient, Sire ? Votre Majesté m'a promise...

HENRI.

Vous avez tort, Comte de Soissons, je ne vous ai rien promis : d'ailleurs mon Parlement a été averti que le coupable devoit être arraché du supplice, & il m'a député aussi-tôt le Président de Thou, pour me remontrer de quelle conséquence il étoit que l'Arrêt fût exécuté.

LE COMTE.

Votre Majesté n'a donc point égard à ma recommandation ?

HENRI.

Pardonnez-moi, mon Cousin, j'ai été fort embarrassé, j'ai balancé même très-long-tems, entre la mort ou la grace du coupable ; mais de Thou l'a emporté.

LE COMTE.

Eh ! quelles raisons, Sire, peut vous avoir allégué Monsieur de Thou ?

HENRI

De très-bonnes, auxquelles vous-même, Monsieur de Soissons, vous auriez acquiescé.

LE COMTE.

Peut-être, Sire, peut-être: Eh quoi! Messieurs les Officiers de Justice ne pourront jamais avoir tort?

HENRI.

Ecoutez, mon Cousin, » je n'ai que deux yeux » & deux pieds: en quoi serois-je différent du » reste de mes sujets, si je n'avois la force de la » Justice en ma disposition?»

LE COMTE.

J'en suis fâché, Sire, Votre Majesté perd en la personne de Berthaud, un bon Gentilhomme & un brave Officier.

HENRI.

Je n'en disconviens point; de plus sa mort me fait autant de peine qu'à vous-même, Monsieur de Soissons; répondez-moi, je vous prie; » n'est-ce pas l'amitié que vous avez pour Ber- » thaut, qui vous détermine à me parler en sa » faveur?»

LE COMTE.

Apparemment, Sire, & votre intérêt aussi.

HENRI.

«D'accord: mais ne puis-je pas croire que » vous avez pour moi autant d'amitié que pour » lui?»

LE COMTE.

LE COMTE.

Ah! Sire, quelle comparaiſon! quelle comparaiſon, Sire!

HENRI.

« Eh bien! laiſſons donc à la Juſtice ſon libre » cours, puiſque, en ſauvant Berthaut, vous me » faites perdre mon ame, & mon honneur: je » n'offenſe déja Dieu que trop ſouvent, ſans » ajouter ce péché aux autres.

L'HUISSIER.

Sire, les Députés de votre Parlement de Paris.

SCENE V.

LE ROI, SULLY, LE COMTE DE SOISSONS, LES DÉPUTÉS.

LE PREMIER PRESIDENT.

SIRE, nous nous rendons à vos ordres expreſſes.

HENRI, *aſſis dans ſon fauteuil.*

« Meſſieurs, vous me voyez en mon cabinet » où je vais vous parler, non en habit à la Ro- » maine, ni avec l'épée & la cape, comme mes

» Prédécesseurs, ni comme un Prince qui vient » recevoir des Ambassadeurs, mais vêtu comme » un pere de famille, en pourpoint, pour parler » familierement à ses enfans.

LE PREMIER PRESIDENT.

Ah! Sire, vos bontés passent nos souhaits.

HENRI.

» Ce que j'ai à vous dire, est que je vous » prie, Messieurs, de vérifier l'Edit * que j'ai » accordé à ceux de la Religion: ce que j'en ai » fait est pour le bien de la paix; je l'ai fait au » dehors, je veux la faire au-dedans de mon » Royaume; vous devez m'obéir, quand il n'y » auroit autre considération que de ma qualité » & l'obligation que m'ont tous mes sujets, & » particulierement, vous, Messieurs de mon » Parlement.

LE PREMIER PRESIDENT.

Nous nous en faisons un devoir, Sire, de vous obéir, & de vous faire obéir.

HENRI.

« J'ai remis les uns dans leurs maisons dont » ils étoient éloignés, & les autres en la foi » qu'ils n'avoient plus; si l'obéissance étoit dûe à

---

* Edit de Nantes donné en Avril 1598.

» mes Prédéceſſeurs, elle eſt dûe autant & plus
» à moi qui ai rétabli l'Etat. Dieu m'a choiſi
» pour me mettre au Royaume qui eſt mien par
» ſucceſſion & par conquête : les Gens de mon
» Parlement ſiégeoient en leurs Siéges ſans moi.

LE PREMIER PRESIDENT.

Il eſt vrai, Sire, nous tenons tous de votre Majeſté.

HENRI.

» Je me veux vanter, mais je peux le dire ;
» que je n'ai exemple d'autre à imiter que moi-
» même ; je ſçai qu'on a fait des brigues au Par-
» lement, qu'on a ſuſcité des Prédicateurs ſédi-
» tieux ; mais je donnerai bien ordre contre ſes
» gens-là, & ne m'en attendrai pas à vous : on
» les a chatié autrefois avec beaucoup de ſévé-
» rité, pour avoir prêché moins ſéditieuſement
» qu'ils ne font.

LE PREMIER PRESIDENT.

Votre Parlement, Sire, en a fait empriſonner pluſieurs.

HENRI.

» C'eſt le chemin qu'on a pris pour les barri-
» cades, & venir au paricide (16) du feu Roi : je
» couperai les racines à toutes ces factions, je
» ferai accourcir tous ceux qui les fomenteront ;
» j'ai ſauté ſur des murailles de Villes, je ſauterai
» bien ſur des barricades.

LE PREMIER PRESIDENT.

Votre Majesté n'a trouvé, ni ne trouvera jamais rien d'impossible.

HENRI.

» On ne me doit point alléguer la Religion » Catholique, ni le respect du Saint Siége; je » sçai le devoir que je dois; l'un, comme Roi Très-» Chrétien & l'honneur du nom que je porte, & » l'autre comme premier Fils de l'Eglise : ceux qui » pensent être bien avec le Pape s'abusent; j'y » suis mieux qu'eux, quand je l'entreprendrai; » je vous ferai déclarer tous Hérétiques, pour » ne m'obéir pas «.

LE PREMIER PRESIDENT.

Ah! Sire, plutôt mourir que d'être Sujets rebelles.

HENRI.

» J'ai fait l'Edit, je veux qu'il s'observe; la » nécessité me l'a fait faire, par la même néces-» sité j'ai fait autrefois le Soldat, on en a parlé, » je n'en ai pas fait le semblant; je suis Roi » maintenant, & parle en Roi, je veux être » obéi : il n'y a pas un de vous qui ne me trouve » bon quand il a affaire de moi «.

LE PREMIER PRESIDENT.

Mais, Sire, la Religion Catholique...

HENRI.

» Ne me parlez pas tant de Religion Catholi-» que : à tous ces grands criards Catholiques &

» Ecclésiastiques, que je leur donne à l'un deux » mille écus en bénéfices, à l'autre quatre mille » livres de rente, ils ne diront plus mot «.

LE PREMIER PRESIDENT.

Mais, Sire, daignez considérer....

HENRI.

» Considérez que l'Edit, dont je viens vous » parler, est l'Edit du feu Roi; il est aussi le mien, » car il est fait avec moi; aujourd'hui que je le » confirme, je ne trouve pas bon d'avoir une » chose en l'intention, & écrire l'autre.

LE PREMIER PRESIDENT.

Pourquoi pas Sire? la tromperie est souvent nécessaire.

HENRI.

» La tromperie est par-tout odieuse; mais elle » l'est davantage aux Princes, dont la volonté » doit être immuable.

LE PREMIER PRESIDENT.

Eh bien, Sire, puisque vous l'ordonnez expressément, la Cour enregistrera l'Edit; & nous protestons tous ici, que nous ne desirons, pour récompense, que la gloire de servir votre Majesté.

HENRI.

» C'est ainsi que doivent parler les bons Sujets; » ils doivent oublier leurs services; mais c'est » au Prince à s'en souvenir ».

LE PREMIER PRESIDENT.

Votre Parlement, Sire, a toujours fait, même dans le temps des troubles, preuves de fidélité (17).

HENRI.

Je le ſçai auſſi, les Sujets doivent être fideles, & le Monarque doit être juſte.

LE PREMIER PRESIDENT.

La Chambre mi-partie de votre Parlement, Sire, ainſi que tout ceux de la Religion, oſent demander à votre Majeſté des places de ſûreté.

HENRI.

» Je ſuis la ſeule aſſurance de mes Sujets; je » n'ai encore manqué de foi à perſonne.

LE PREMIER PRESIDENT.

Vous permettrez, Sire, que je faſſe obſerver à votre Majeſté que le feu Roi Henri III, votre Prédéceſſeur, leur en avoit donné.

HENRI.

» Le temps faiſoit qu'il les craignoit, & ne les » aimoit point; moi je les aime & ne les crains » point «.

LE PREMIER PRESIDENT.

Quels nobles ſentimens! ô mon Roi! ô mon Maître!

HENRI.

Adieu, M. de Thou, ayez ſoin de mon peuple, ce ſont mes enfans; Dieu m'en a commis la garde, j'en ſuis reſponſable.

LE PREMIER PRESIDENT.

Sire, oſeroit-on ſupplier votre Majeſté, (& c'eſt tous les bons François qui parlent par ma bouche,) d'avoir plus de ſoin de ſa perſonne, & de point aller ſi ſouvent ſeul, ou mal accompagné?

HENRI.

» La peur ne doit point entrer dans une ame » Royale; qui craindra la mort, n'entreprendra » rien ſur moi; qui mépriſera la vie, ſera toujours » maître de la mienne, ſans que mille Gardes » l'en puiſſent empêcher; je me recommande à » Dieu, quand je me leve & quand je me cou» che; je ſuis entre ſes mains. Après tout, je » vis de telle façon, que je ne dois pas avoir » de ces craintes: il n'appartient qu'aux Tyrans » d'être toujours en crainte.

LE PREMIER PRESIDENT.

O Ciel! conſervez-nous long-temps un Roi ſi magnanime & ſi bon.

HENRI (*au bord du Théatre*).

» Ecoutez M. le Premier Préſident, écoutez; » dois-je croire que je ſuis là où je ſuis? La

» Couronne de France ſur ma tête, monté au » trône des François ; plus j'y penſe, moins » je le conçois ; il n'y a rien de l'homme en tout » ceci : c'eſt un ouvrage du Ciel, un pur effet » de la bonté de Dieu (18).

LE PREMIER PRESIDENT.

Quels beaux ſentimens de Religion!

HENRI.

Retirez-vous, Meſſieurs de mon Parlement, que j'aime, aimez auſſi mon peuple, & faites-lui manger le pain à prix médiocre. *

SCENE VI.

LE ROI, SULLY, LE DUC D'EPERNON, COURTISANS.

PREMIER COURTISAN.

SIRE, je viens vous demander la grace de mon neveu, qui vient malheureuſement de commettre un aſſaſſinat.

HENRI.

Je ſuis bien fâché de ne pouvoir vous accorder ce que vous me demandez.

* C'eſt auſſi l'intention de notre jeune Monarque.

PREMIER COURTISAN.

Mais, Sire, c'eſt le ſeul de notre famille & le dernier de notre nom : enfin c'eſt mon neveu.

HENRI.

» Il vous ſied bien, Monſieur, de faire l'oncle, » à moi de faire le Roi : j'excuſe votre demande, » excuſez mon refus. «

DEUXIEME COURTISAN.

Sire, permettez que je vous diſe trois mots : *argent*, ou *congé*.

HENRI.

» Capitaine, quatre : *ni l'un, ni l'autre.* «

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCEDENS.

LA DUCHESSE [*entre furieuſe.*]

EH ! bien, Sire, ſuis-je vengée ?

HENRI.

Non, Madame.

SULLY.

Madame de Beaufort, voulez-vous m'écouter ?

LA DUCHESSE [*à Sully.*]

Monsieur, je suis bien avertie de tout, & n'ai que faire d'en savoir davantage; car je ne suis pas faite comme le Roi, à qui vous persuadez que le noir est blanc.

HENRI.

Madame, cette réponse m'est offensante.

L'HUISSIER.

Messieurs, retirez-vous.

SCENE VIII.

LE ROI, SULLY, LA DUCHESSE.

HENRI [*avec feu.*]

VOus, restez, M. de Sully. Je vais vous faire voir que les femmes ne me possedent pas, comme certains malins esprits en font courir le bruit, je vais parler à elle en Maître, & non en Serviteur.

SULLY (*bas.*)

Ah! Sire, possedez-vous, je serois au désespoir que pour moi.....

HENRI (*bas.*)

J'ai plus d'intérêt que vous à tout cela.

LA DUCHESSE.

Eh ! bien, Sire, quel eſt votre deſſein?

HENRI.

Mon deſſein, Madame, eſt de vouloir vous parler à tous deux, & vous apprendre à bien vivre enſemble.

SULLY.

Madame de Beaufort n'a point voulu m'offenſer, & n'a aucun tort.

HENRI.

» Voyez, Madame, qu'eſt-ce que ceci? quoi!
» voulez-vous donc me fâcher de gaiété de cœur,
» pour éprouver ma patience? Sont-ce là les
» beaux conſeils que l'on vous donne? Roſny
» n'a rien fait que de mon ſçu & pour mon
» bien, mon honneur & votre propre avantage.

LA DUCHESSE.

Votre honneur, Sire, & mon propre avantage!

HENRI.

» Il n'eſt pas ſi bête que de vouloir me faire
» croire que le noir eſt blanc, & je ne ſuis pas
» ſi ſot que de me laiſſer ainſi mener par le nez.

SULLY.

Ah! Sire, oubliez tous ſes vains propos.

HENRI.

» Non, non, & partant je veux que vous
» l'écoutiez patiemment ſur ce qu'il avoit à vous

» dire ; Madame, il faut que vous ſachiez, que » vous ayant principalement aimée, parce que » je vous trouvois douce, gracieuſe & d'humeur » complaiſante, ſi vous veniez à changer ſi ſubi- » tement, vous me feriez croire que ce n'étoit » que feinte, & que vous reviendriez au naturel » des femmes ſitôt que je vous aurois élevée où » vous deſirez ».

LA DUCHESSE.

(*bas*) Quel ton dur !..... quel air farouche ! quelle humiliation pour moi ! (*haut*) je ne m'attendois Sire.... le dépit me ſuffoque... » Ah Dieu ! » que je ſuis malheureuſe d'avoir ſi violemment » mis mon amitié en un Prince qui oublie ſi facile- » ment ce qu'il a tant de fois proteſté d'aimer » comme lui-même ! Si j'avois un poignard je m'en » donnerois dans le cœur, afin que vous étant après » preſenté, vous y viſſiez votre effigie ſi bien » gravée, qu'il m'eſt impoſſible de l'effacer, qu'en » me privant de la vie, ce que vous n'ignorez » pas, Sire, je le ſçai bien «.

HENRI (*à part.*)

Quels momens !..... quelle ſouffrance !..... ô vertu !

LA DUCHESSE.

» Et partant, dois-je croire que vous voulez » que je meure, puiſque vous voulez me priver » de vos bonnes graces, de quoi je ne dois plus » douter, puiſque vous préférez l'amitié d'un au- » tre à moi ; ſi c'étoit pour quelque belle Dame,

» encore que cela m'apportât la mort, ſi me ſe-
» roit-elle plus ſupportable, car je ne ſerois pas
» la premiere qui ſeroit morte d'amour, pour
» l'ingratitude & la légéreté d'un homme.

HENRI.

Moi, ingrat!... leger!.... hélas! [*pleurant.*]

LA DUCHESSE.

» Mais me gourmander, & me menacer de
» me quitter, pour maintenir un de vos Valets,
» qui m'a offenſée pluſieurs fois à toute extré-
» mité, ſans que je m'en ſois aucunement plainte
» ni reſſentie; témoins les beaux diſcours qu'il
» a tenus au baptême de votre fils & le mien,
» juſqu'à eſſayer de vous faire trouver mauvais
» l'honneur qu'on lui faiſoit; & maintenant qu'on
» lui apporte une Ordonnance pour ceux qui
» avoient aſſiſté à la cérémonie ſuivant la cou-
» tume.....

SULLY.

Suivant la coutume! j'adore Dieu! Madame,
les enfans illégitimes.....

LA DUCHESSE [*ſe jette à genoux.*]

» Hélas! Sire, que n'a-t-il point dit au mépris
» de vos enfans (19), Sire, ces gages précieux de
» notre amour, ces victimes innocentes; & puis
» vous l'endurez Sire!... Sire, vous l'endurez! [*elle*
» *ſe leve.*] O Dieu! il ne faut plus vivre après
» tant de diſgraces, & voir que vous aimez

» mieux un Serviteur, de qui tant de gens se » plaignent, qu'une Maîtresse de qui tout le monde » se loue «. [*elle tombe évanouie.*]

HENRI (*bas.*)

Quel assaut terrible !... quel mouvement dans mon cœur de pitié.... de rage.... d'amour.... de foiblesse ! je ne me connois plus.

SULLY.

(*bas*) Il balance, il hésite ; (*haut*) quoi, Sire, manquez-vous de réponse à de pareils discours ?

HENRI.

Oui, mon ami, je manque & de réponse & de force.

SULLY.

O mon Roi ! ô mon Maître ! montrez-vous donc Henri.

HENRI.

» J'aimerois mieux voir dans ce moment une » armée rangée en bataille contre moi, que de » voir l'état violent où j'ai mis ma Maîtresse. «

SULLY.

C'est un état ordinaire aux femmes jalouses, violentes, emportées ; vous vous êtes trouvé, Sire, dans des situations plus critiques, au milieu des combats, dans la mêlée, les balles sifflant aux oreilles.....

HENRI.

Monsieur de Sully, vous êtes heureux d'être insensible, & de ne connoître l'amour ni ses charmes ; mais je ne crains point la mort & je crains de fâcher ma Maîtresse.

SULLY.

Voici donc le moment de votre défaite, Sire?

HENRI.

Pas encore, mon ami, si j'ai le cœur tendre, j'ai l'ame forte : tâchons de prendre ascendant sur nous-même, & de faire taire notre sensibilité. (*haut*) Madame... je ne puis.

SULLY.

Courage, Sire, courage, soyez le vainqueur de Coutras (20).

HENRI.

» Madame, je ne mattendois pas à tant de » discours pleins d'artifices sur un si foible sujet, » aussi vois-je bien que tout ce langage vient » d'un autre esprit que le vôtre : or afin que vous » ne pensiez rien emporter sur moi de haute lute, » & aussi par larmes que par ruses, je vous or- » donne de vous mettre bien avec Rosny, qui » ne m'a jamais donné conseil pour ce qui vous » regarde, que conformément à son devoir & à » mes sentimens ; je vous prie de ne m'en parler » plus, aimez-moi seulement comme de coutume ;

» vivez avec moi & mes bons Serviteurs, avec » la même douceur d'esprit que vous avez fait » par le passé, & je vous aimerai aussi de ma » part comme je dois.

LA DUCHESSE [*avec feu.*]

Non, Sire, non, des paroles ne me suffisent point; en un mot, je dois être vengée, & j'ose dire que votre Majesté le doit à elle-même, le doit à sa Maîtresse attaquée & à son amour outragé, à une union sincere & innocente, & qu'un Valet voudroit faire passer pour criminelle.

HENRI. [*en colere.*]

» Pardieu, Madame! c'en est trop..... vous » voulez me faire chasser un Serviteur duquel » je ne puis me passer... je n'en ferai rien.... & » je vous déclare que si j'étois réduit en cette » nécessité, que de choisir à perdre l'un ou l'autre, » je me passerois mieux de dix Maîtresses, comme » vous, que d'un Serviteur comme lui, que vous » avez appellé Valet en ma présence & la sienne, » pour l'offenser, tandis que ceux de ma maison » n'ont point dédaigné l'alliance de la sienne ».

[*Il feint de sortir.*]

LA DUCHESSE (*l'arrête*).

Ah! Sire, ne m'abandonnez point, voyez l'état cruel, la situation affreuse où je suis; vous pouvez bien m'ôter la vie, mais non pas mon amour, parlez, Sire, parlez, que faut-il pour vous plaire?

HENRI.

HENRI.

Madame, c'eſt de vous raccommoder avec Roſny; voilà tout ce que j'exige de votre amour : je vais plus loin, Madame, & par là, jugez ſi mon amour n'égale pas le vôtre.

LA DUCHESSE [*vivement.*]

Non, Sire, non, jamais vous ne m'aimerez autant que je vous aime; cela eſt impoſſible.

HENRI.

Je m'abaiſſe juſqu'à vous prier; oui, Madame, je vous prie comme votre amant de vous réconcilier avec Monſieur de Sully.

LA DUCHESSE.

Vous avez ſçu, Sire, toucher mon cœur, j'accorde à l'amant ce que j'aurois peut-être refuſé au Maître : ſoit, approchez-vous, Monſieur de Roſny, je veux bien être réconciliée avec vous.

SULLY.

Madame, recevez les marques du plus profond reſpect à votre perſonne; bien loin de condamner la paſſion du Roi, j'excuſe ſa foibleſſe, ſi c'en eſt une toutefois d'aimer une femme telle que vous (21), Madame, qui joignez aux agrémens de la figure, toutes les qualités de l'eſprit, & les autres bien plus précieuſes, bien plus rares encore, je veux dire les qualités du cœur.

HENRI.

[*bas*] Ventre-saint-gris ! je n'ai jamais eu si chaud qu'aujourd'hui ; [*haut*] Madame accordez-moi encore une grace, c'est d'embrasser Rosny.

LA DUCHESSE.

Volontiers Sire, croyez que jamais ma bouche n'a démenti mon cœur, ma réconciliation est véritable & sincere. [*elle embrasse Sully.*]

HENRI.

Huissier de mon Cabinet, faites entre le Comte de Soissons.

SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

SULLY.

CROYEZ aussi, Madame, que je vous ai toujours rendu cette justice.

HENRI.

Ventre-saint-gris ! je viens de remporter une grande victoire.

SULLY.

Plus grande que vous ne pensez, Sire ; la jour-

née d'Arques & celle d'Yvry (22) seront à jamais mémorables dans l'Histoire; mais ce triomphe sur votre amour, sur vous-même, Sire, est encore plus illustre.

HENRI.

Allons, mon ami, il y a long-temps que je vous retiens ici, je m'en veux à moi-même, cela vous empêche de travailler, comme vous vous en êtes plaint plusieurs fois, songez sur-tout aux affaires de mon peuple.

SULLY.

Oui, Sire, je vais me mettre à table avec ma femme & mes enfans, & pour réparer le temps perdu, je passerai toute la nuit à travailler pour le soulagement de votre peuple.

LE COMTE [*au fond du Théatre.*]

Votre Majesté a-t-elle quelques nouveaux ordres à me donner?

HENRI.

(*au Comte*) Oui, soyez le bien venu; (*à la Duchesse*) & vous ma chere Ducheſſe, je veux vous mener avec moi souper à l'Arsenal chez mon Ministre, il ne m'attend pas, & je serai bien aise de le suprendre, cet impromptu me procurera un nouveau plaisir. (*au Comte*) Vous, Comte de Soissons, donnez la main à madame de Beaufort.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente l'appartement de Sully.

LA DUCHESSE DE SULLY, LE DUC D'ÉPERNON.

[*Ils ſont tous deux aſſis.*]

LA DUCHESSE.

MONSIEUR de Sully tarde bien à venir.

LE DUC.

Madame, lorſque je ſuis ſorti du Louvre, il étoit encore avec le Roi.

LA DUCHESSE.

Ordinairement il ſoupe de très-bonne heure.

LE DUC.

Oui, l'on dit qu'il ſe couche à dix heures : cela eſt étonnant.

LA DUCHESSE.

En quoi? mon mari ſe leve tous les jours à

Voyez les Mémoires de Sully.

quatre heures du matin l'hiver ou l'été, & va travailler dans ſon cabinet.

LE DUC.

Je le ſçai, Madame, il s'appelle cela, *nétoyer le tapis.*

LA DUCHESSE.

De plus il ſoutient que tout homme en place, qui en uſe autrement, laiſſe beaucoup d'affaires indéciſes, fait crier le monde contre lui, & ſe rend tout-à-fait incapable d'exercer ſes charges.

LE DUC.

Madame, on ne peut mieux penſer.

LA DUCHESSE.

A ſept heures il ſe rend au Conſeil des Finances qui ſe tient, comme vous ſavez, trois fois la ſemaine ſoir & matin; ou bien il va chez le Roi pour conférer avec lui & recevoir ſes ordres.

LE DUC.

A merveille!

LA DUCHESSE.

A midi, il rentre dîner chez lui avec moi & nos enfans, à une table de dix couverts très-ſimplement ſervie, Duc d'Epernon.

LE DUC.

Oui, Madame, je me ſuis laiſſé dire qu'il

n'aimoit point les amateurs de la bonne chere qu'il traite de foux.

LA DUCHESSE.

A l'iſſue du dîner, il entre dans ſa ſalle d'audience où il parle à tout le monde ; les gens de villages & autres perſonnes ſimples qui appréhendent de l'approcher, ont leur tour même devant les Grands.

LE DUC.

On le ſçait bien, Madame, la qualité n'eſt point un titre pour être expédié des premiers, & d'ailleurs ſes réponſes ſont fort ſuccinctes.

LA DUCHESSE.

Il écoute néanmoins favorablement toutes les perſonnes, & même pour peu que les choſes ſoient juſtes, raiſonnables ou faciles, il les accorde.

LE DUC.

J'en demeure d'accord, Madame, auſſi il refuſe les gens avec honnêteté ; car je connois de par le monde un Officier dont la cauſe n'étoit pas des meilleures, à qui Monſieur de Sully dit obligeamment, je ſuis fâché que votre affaire ne ſoit pas meilleure ou plus facile, car j'eſtime votre mérite & vos ſervices.

LA DUCHESSE.

J'oſe dire qu'il va plus loin quelquefois, puiſ-

qu'il donne des conseils, & c'est ce qui est arrivé dernierement, il répondit à l'oncle d'un de mes Domestiques : bon homme, croyez-moi, ne vous amusez plus à la poursuite de semblables affaires, demandez quelque chose qui soit juste & possible, & je vous accorderai mon aide & mon assistance : mais c'est trop vous ennuier d'affaires de ménage.

LE DUC.

Point du tout, Madame, point du tout, au contraire j'en ressens bien de la joie ; tout intéresse dans Monsieur de Sully, & la postérité, je pense, aura grand plaisir à lire sa vie privée.

SCENE II.

LA DUCHESSE DE SULLY, LE DUC D'ÉPERNON, LE CONNÉTABLE.

LA DUCHESSE.

EH bien, Monsieur le Connétable, avez-vous vu mon mari ?

LE CONNETABLE.

Oui, Madame, il doit être avec le Roi, du moins je les ai laissés ensemble dans son cabinet, d'où Sa Majesté a fait sortir tout le monde, Madame de Beaufort est avec eux.

LA DUCHESSE.

Madame de Beaufort, dites-vous? ah! mon mari eſt perdu; quel preſſentiment funeſte!

LE CONNETABLE.

Puiſque vous le devinez, Madame, je penſe qu'il en eſt quelque choſe; car l'on m'a rapporté que le Roi, en ſortant de ſon cabinet, s'étoit exprimé ainſi: » voilà un homme que je ne puis » plus ſouffrir, il ne fait jamais que me contre- » dire, & trouver mauvais tout ce que je veux; » mais pardieu! je m'en ferai croire, & ne le » verrai de quinze jours. «

LA DUCHESSE.

Voilà donc le moment de la diſgrace de mon mari arrivé enfin; hélas! ſes ennemis vont triompher.

LE CONNETABLE.

Tous les gens de bien de la Cour, & tous les bons François en ſont fâchés & le plaignent.

LE DUC.

Le plaignent! Monſieur de Sully n'eſt point ſi à plaindre, il ſera plus tranquille déſormais; car ſans parler de tout ce qu'il a fait pendant ſon Miniſtere, le détail ſeul des travaux qu'il entreprit pour reconnoître & réformer les abus qui régnoient dans les Finances, eſt effrayant.

LE CONNETABLE.

Vous parlez d'or, Monsieur le Duc, on a peine à comprendre comment un homme n'y succombe pas ; il faut (& tous ces ennemis en conviennent) que M. de Sully ait un corps & un esprit infatigables ; rien ne lui échappe, tout passe par ses mains, comme vous le savez ainsi que moi.

LA DUCHESSE.

Il est vrai, Messieurs, que mon mari prend connoissance des moindres affaires, sans se reposer sur le zele ou la fidélité d'un autre que lui-même (23) ; c'est aussi le moyen de voir clair & de n'être pas trompé : ce qui arrive souvent aux Ministres les plus infatigables.

LE CONNETABLE.

Aussi les friponneries de nos Financiers, qui jusqu'alors s'étoient faites impunément, non-seulement ont cessées, mais deviennent impossibles.

LE DUC.

Le moyen, à ces Messieurs, de les continuer avec un homme qui connoît aussi bien qu'eux, tous leurs détours & les artifices dont ils se servent pour pallier leurs fraudes ; qui sçait avec la derniere précision d'où viennent les deniers, où ils vont, & ce qu'ils deviennent, jusqu'aux moindres & aux moins connus.

LA DUCHESSE.

Le Roi pourra le regretter, Meſſieurs, jamais l'ambition ne fit route dans ſon cœur, aucune chimere ne s'empara de ſon eſprit, c'eſt une juſtice que tout le monde doit lui rendre, & que la plupart lui ont rendu; par conſéquent ſa diſgrace, ſon exil même, ne lui fera aucune peine, ni à moi non plus, Meſſieurs; au contraire cela va me donner occaſion de jouir de la tranquillité & du repos, afin de goûter le bonheur que l'on trouve rarement dans les Cours; de plus....

LE CONNETABLE.

Rarement! vous pourriez dire, preſque jamais.

LA DUCHESSE.

De plus, mon mari pourra vaquer aux affaires extérieures de ſa maiſon, car pour l'intérieur il m'en remet le ſoin, & s'en fie entiérement à moi; il pourra aſſiſter aux exercices de ſes enfans; car il compte parmi ſes amuſemens, le devoir de veiller à leur éducation.

LE CONNETABLE.

Il eſt vrai, Madame, que votre mari eſt peu viſitant.

LA DUCHESSE.

Comment pourroit-il rendre des viſites? à peine a-t-il le temps de voir ſes parens ou ſes amis; toutes les affaires qui dépendent de ſes charges de Grand Maître de l'artillerie, de Grand

---

Voyez les Mémoires de Sully.

Voyer de France, de Surintendant des bâtimens & fortifications, de Gouverneur de la Bastille, de Mante, du Poitou, &c. l'empêchent de vaquer à ses affaires propres : quant à ses plaisirs je...

LE DUC.

Le bruit court pourtant à la Cour, que le soir après souper, l'Arsenal n'est jamais sans fanfares, réjouissances, ou vertueux passe-tems; que les portes en sont fermées à tous gens venant pour affaires, si ce n'étoit pas de la part du Roi ; on n'y reçoit, ajoute-t-on, que ceux qui ne veulent parler que de rire & se divertir.

LA DUCHESSE.

Il est vrai, ce sont ses seuls amusemens pour se délasser des grandes affaires dont le Roi l'occupe journellement ; car pour le jeu il en est ennemi, & jamais il ne donna dans la galanterie, si fort à la mode maintenant, & qui passe pour politesse dans notre Cour; il aime sa femme, & ose le dire : mais je crois l'entendre parler.

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE DUC DE SULLY.

LE CONNETABLE.

ENFIN vous voilà, Monsieur de Sully.

SULLY.

Serviteur, Messieurs ; bon jour Madame.

[*Il lui baise la main.*]

LA DUCHESSE.

Bon jour mon mari, bon jour, que je vous embraſſe. [*elle l'embraſſe.*]

SULLY.

Comment ſe portent mes enfans? Je ne les ai point embraſſés d'aujourd'hui : Meſſieurs, pardonnez à ma tendreſſe..... le Roi m'a retenu un peu plus long-temps que de coutume, j'en ſuis au déſeſpoir, à cauſe de l'audience que jai manqué.

HENRI [*les ſurprenant.*]

» Monſieur le Grand Maître, je ſuis venu au » feſtin ſans être prié, ſerois-je mal reçu?

LA DUCHESSE.

Le Roi..... ô Ciel! [*Elle ſort.*]

SULLY.

Cela pourroit bien être, Sire, car je ne m'attendois pas à un honneur tant exceſſif.

HENRI.

» Oh! je vous aſſure bien que non, car j'ai viſité » vos cuiſines en vous attendant, où j'ai vu les » plus beaux poiſſons qu'il eſt poſſible, & fort » ragoûts à ma mode, & même pour ce que vous » tardiez trop à mon gré, j'ai mangé de vos pe- » tites huîtres de chaſſe, les plus fraîches que l'on » ſauroit manger, & bu de votre vin d'Arbois, » le meilleur que j'aye jamais bu.

SULLY.

Je suis charmé que votre Majesté soit contente; elle est la Maîtresse par-tout, qu'elle me permette seulement d'aller à mon cabinet pour son service, & le soulagement de votre peuple, sur la diminution des tailles. [*Il sort.*]

SCENE IV.

HENRI, LE CONNETABLE, LE DUC D'EPERNON.

HENRI.

DE quoi parlez-vous là, Monsieur le Connétable, avec le Duc d'Epernon?

LE CONNETABLE.

Sire, de la nouvelle du jour, de l'arrivée du Duc de Savoye à votre Cour *; je disois, & monsieur d'Epernon est de mon avis, que votre Majesté devoit le faire retenir malgré son sauf-conduit; que ce ne seroit après tout que rendre la pareille à un Prince, qui tant de fois avoit violé sa foi quand il avoit agi de ses intérêts.

LE DUC.

Oui, Sire, par ce moyen votre Majesté pourra recouvrer son Marquisat de Saluces, en épargnant

* Histoire de Perefixe, pag. 312.

ſon temps, ſes finances & la vie des ſoldats François.

HENRI.

» Meſſieurs *, j'ai tiré de ma naiſſance, & » j'ai appris de ceux qui m'ont nourri, que l'ob» ſervation de la foi eſt plus utile que tout ce » que la perfidie promet; j'ai l'exemple du Roi » François I, qui pouvoit par la tromperie re» tenir un plus friand morceau, ſavoir Charle» Quint; que ſi le Duc de Savoye a violé ſa » parole, l'imitation de la faute d'autrui n'eſt » pas innocence, & un Roi uſe bien de la per» fidie de ſes ennemis, quand il la fait ſervir de » luſtre à ſa foi «.

LE CONNETABLE.

Votre Majeſté eſt trop ſcrupuleuſe, qu'elle daigne parcourir les faſtes de l'Hiſtoire, elle verra nombre d'exemples ſemblables; témoin les grandes affaires qu'a eu le Roi Philippe de Valois ſur les bras, qui malgré ſon grand courage, étant peu ſecondé de la fortune, auroit ſuccombé infailliblement ſans l'art de la tromperie.

HENRI.

„ C'étoit un grand Prince; mais il avoit des „ fineſſes plus dignes d'un homme qui veut trom„ per des enfans, que d'un Souverain dont la

* D'Aubigné liv. 5, pag. 467.

„ parole & les actions ne doivent être fondées
„ que sur la bonne foi.

LE DUC.

Ce sont de ces traits hardis que l'on permet aux Rois: d'ailleurs la politique autorise, & indique même l'occasion.

HENRI.

Il me vient en mémoire un exemple à mon sujet; Philippe de Valois avoit traité avec l'Empereur Louis de Baviere, & s'étoit obligé par le Traité, à ne pas faire la guerre à l'Empire; cependant il arma par mer & par terre, & donna le commandement de ses troupes au Duc de Normandie, son fils aîné, qui fut battu à la bataille de l'Ecluse; le Prince ayant assiégé la ville de Thin, Philippe s'y trouva sous les ordres de son fils.

LE DUC.

Il est vrai, Sire, mais en ne prenant que la qualité de Soldat, quoique Chef des conseils, il est sûr & certain qu'il ne contrevenoit point à l'engagement qu'il avoit pris de ne pas armer contre l'Empire, parce qu'il n'étoit pas à la tête des troupes.

HENRI.

„ Mauvaise subtilité, & qui fait tort à la
„ mémoire de Philippe de Valois “.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, SULLY.

SULLY (*avec precipitation.*)

SIRE, les Habitants des vallées qui ſont le long de la Loire (24), ayant été ſubmergées par les débordemens de cette riviere, demandent à être ſoulagés des tailles cette année, & m'écrivent à ce ſujet, pour ſupplier votre Majeſté de leur accorder cette grace *.

HENRI.

„ Pour ce qui touche la ruine des eaux, Dieu „ m'a donné mes ſujets pour les conſerver com- „ me mes enfans ; traitez-les avec charité ; les „ aumônes ſont très-agréables à Dieu ; particu- „ liérement en cet accident : J'en ſentirois ma „ conſcience chargée ; ſecourez-les donc de tout „ ce que vous jugerez que je le pourrai faire ".

SULLY.

Il ſuffit, Sire ; demain j'en ferai mon rapport au Conſeil.

HENRI.

Je te recommande de me traiter ſans façon comme à l'accoutumée ; de plus, madame de Beaufort doit venir avec le Comte de Soiſſons qui lui

* Mém. de Sully, tom. 3, pag. 250.

ſert

ſert d'Ecuyer ; elle eſt même chez madame de Sully, je penſe.

LE CONNETABLE.

Votre Majeſté a deviné juſte, les voici qui s'avancent toutes deux.

HENRI.

Madame, voulez-vous bien recevoir un loyal Chevalier qui vous eſtime & qui vous honore infiniment ?

LA DUCHESSE.

Ah ! Sire, la bonté de votre cœur fait que vous avez des égards pour les femmes, & vos procédés ſont toujours galands & honnêtes ; mais votre Majeſté daigne-t-elle paſſer dans l'autre appartement ? elle eſt ſervie.

HENRI.

Nullement, puiſque tout eſt prêt, il faut paſſer la table en ce ſalon, je m'y trouve bien, & je veux que ça ſoit ainſi.

(*On apporte une table ſervie élégamment, des criſtaux, des girandoles garnies de bougies & des ſurtouts ſuperbes.*)

SCENE VI.

LE ROI [*au milieu*], LA DUCHESSE DE SULLY [*à droite*], LA DUCHESSE DE BEAUFORT [*à gauche*] M. LE CONNÉTABLE, M. LE COMTE DE SOISSONS, M. D'EPERNON, M. SULLY.

HENRI.

VENTRE-SAINT-GRIS! ce souper-là vaut bien le déjeûner de la bataille de Jarnac *, n'est-ce pas, M. le Connétable?

LE CONNETABLE.

[*Un moment de silence.*]

Oui, Sire!..... l'Amiral de Coligny n'auroit point perdu cette bataille s'il eût cru votre Majesté.

HENRI.

Je ne pus aussi m'empêcher de lui dire, « quel „ moyen de combattre! nos troupes sont trop „ divisées; celles des ennemis sont réunies & leur „ forces sont trop superieures; combattre à pré- „ sent, c'est exposer des hommes à crédit: l'Amiral „ ne me crut point, il donna, & nous perdimes „ la bataille ".

* Le 13 Mars 1569.

LE COMTE.

Nous fimes une perte encore plus grande, Sire, ce fut le Prince de Condé qui fut tué de sang-froid après s'être rendu.

LE DUC D'EPERNON.

Ma mémoire me fournit un autre trait, Sire ; ce fut à la journée de Moncontour *, qui suivit de près cette derniere ; je puis en parler pertinemment, puisque je combattois auprès de votre Majesté ; on avoit placé, si je ne me trompe, le Prince de Navarre & le jeune Prince de Condé, son cousin, sur une colline avec quatre mille chevaux pour les garder. Vous étant apperçu, Sire, que Monsieur l'Amiral avoit enfoncé l'avant-garde du Duc d'Anjou, vous nous dites (ce sont vos propres paroles) « donnons, mes amis! voilà le point de la victoire, ils s'ébranlent, ils sont à nous ; » on ne suivit point encore l'avis de votre Majesté, & l'inaction de ce corps de Cavalerie fut cause de la perte de la bataille.

LE CONNETABLE.

Nous les avons bien réparées, ces batailles perdues, par celles d'Arques (25), d'Yvry & d'Issoire, remportées dans un même jour *.

---

* Le 3 Octobre 1569.

* Le 14 Mars 1590.

SULLY.

Vous étiez sous les murs de Paris, & cette ville eût dès-lors reconnu son Roi, si le Duc de Parme ne vous eût opposé toute l'adresse & l'intelligence d'un des plus grands Généraux de son temps.

LA DUCHESSE DE SULLY.

Il me souvient d'un trait de ce Général, qui connoissoit bien & avoit éprouvé plus d'une fois & votre promptitude & votre vigilance dans les attaques : on rapporte qu'il disoit que les autres Généraux faisoient la guerre en lions ou en sangliers, mais que votre Majesté la faisoit en aigle.

LA DUCHESSE DE BEAUFORT.

Votre anecdote, Ducheſſe de Sully, m'en fait souvenir d'une autre du même Général, toujours à la gloire de Sa Majesté, vis-à-vis du Duc de Mayenne ; il me semble qu'il disoit que Henri passoit moins de temps au lit que le Duc de Mayenne n'en passoit à table, & que Sa Majesté usoit moins de draps que de bottes. [*elle rit,*] Ah ! ah ! ah !....

LE CONNETABLE.

Pour appuyer ce que dit Madame de Beaufort, je vous ai souvent entendu, Sire, louer la politique & la bravoure de Monsieur de Mayenne ; mais vous ajoutiez que vous aviez tous les jours cinq bonnes heures sur lui ; l'énigme de cela,

Mesdames, c'est que Sa Majesté se levoit à quatre heures du matin, & Monsieur de Mayenne étoit encore à dix heures au lit.

(*Un moment de silence.*)

HENRI.

» Il est vrai, Messieurs, que les grands dormeurs & les grands mangeurs ne sont capables de rien de grand; une ame que le sommeil & la bonne chere ensevelissent dans la masse de la chair, ne peut avoir de mouvemens nobles, ni généreux..... [*à Madame de Beaufort.*] Si j'aime la table & la bonne chere, c'est pour m'égayer l'esprit ».*

SULLY, [*brusquement.*]

Vous avez bien raison, Sire, car il n'est rien tel que la frugalité; j'adore Dieu! ces ragoûts épicés & ces déguisemens de viande, causent bien des maladies à l'homme; partant je ne fais jamais rien ajouter à mes services ordinaires: quand il me vient quelques personnes dîner avec moi, parce que si elles sont sages, il y en a toujours assez pour elles; si elles sont folles, je les traite ainsi afin qu'elles n'y reviennent pas deux fois.

LA DUCHESSE DE BEAUFORT.

Vous êtes aussi ennemi du jeu, Monsieur de Sully.

---

* Hist. de Perefixe.

SULLY.

Oui, Madame, je regarde le jeu comme une double perte de bien & de temps, & j'avoue tout naturellement que je ne ſçai pas même manier des dez, ni compter une chance.

LA DUCHESSE, [*un moment de ſilence.*]

Vous n'êtes pas plus curieux de bronzes ni d'antiques.

SULLY.

Non, Madame, le prix des raretés ne conſiſte que dans l'opinion des foux.

LE COMTE, [*un moment de ſilence.*]

Un de vos bons mots, Sire, qui m'a toujours frappé; c'eſt ce que vous répondites aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne, qui vinrent ſigner le traité de Vervins * dans cette Capitale : voici le fait, Meſdames, deux ou trois ans après que Sa Majeſté fut rentrée dans Paris, tous les Fauxbourgs qui n'étoient alors que des maſures furent conſtruits, & par les bâtimens particuliers & publics qui ſe firent dans cette grande Ville, elle devint plus belle que jamais; les Ambaſſadeurs furent tous étonnés de la voir dans un état ſi brillant & ſi différent de ce qu'elle avoit été pendant la guerre; un de ces Meſſieurs dit à Sa Majeſté, Sire, voici

* Le 2 Mai 1598.

une Ville qui a bien changé de face depuis que nous ne l'avons vue : « ne vous en étonnez pas, lui dit le Roi, quand le Maître n'eſt pas dans ſa maiſon tout y eſt en déſordre; mais quand il y eſt revenu, ſa préſence ſert d'ornement, & tout y va bien. «

LE DUC, [*un moment de ſilence.*]

Tout le monde ſe ſouvient encore de cet amour paternel que vous avez, Sire, pour la France & pour les François, & des preuves évidentes que vous en donnates à votre entrée à Paris *: vous ſavez, Meſdames, que la Ville fut réduite ſous l'obéiſſance de Sa Majeſté ſans effuſion de ſang, à l'exception de deux ou trois Bourgeois qui furent tués ; « s'il étoit en mon pouvoir, s'écria le Roi, je racheterois de cinquante mille écus la vie de ces deux ou trois Citoyens, pour avoir la ſatisfaction de faire dire à la poſtérité, que j'ai pris Paris ſans qu'aucun homme y ait été tué. »

HENRI.

„ En effet, Meſſieurs, pouvois-je me réjouir „ de voir mes Sujets morts & baignés dans leur „ ſang ? quel plaiſir pouvoit me donner un gain „ que je ne faiſois qu'en perdant ?

LA DUCHESSE DE BEAUFORT.

Sire, quoique vous ayez pardonné à tous les

* Le 22 Mars 1594.

Ligueurs, tant grands que petits, ils n'en affectionnent pas pour cela mieux votre perſonne, ſur-tout Monſieur de Mayenne.

HENRI.

„ Madame, on prend plus de mouches avec une „ cuillerée de miel, qu'avec vingt tonneaux de „ vinaigre; d'ailleurs je veux lui faire tant de bien, „ que je le forcerai de m'aimer malgré lui ".

LE CONNETABLE.

A propos de Monſieur de Mayenne, Sa Majeſté lui fit une belle réponſe l'autre jour au ſujet de ſes importunités pour ſon payement; la voici, Meſdames: „ Monſieur, dit le Roi, je ne ſaurois vous „ payer, & il me ſeroit bien plus aiſé de vous don„ ner une nouvelle bataille d'Ivry, que de l'ar„ gent. "

LE COMTE.

En vérité, Sire, votre clémence envers vos ennemis & les Ligueurs acharnés à votre parti, offenſe les vrais François & vos bons Sujets.

HENRI.

„ Si vous, mon couſin, & tous ceux qui tenez „ ce langage, diſiez tous les jours votre patenote „ de bon cœur, vous parleriez autrement; puis-je „ attribuer tant de ſuccès qu'à Dieu, qui étend ſur „ moi ſa miſéricorde, encore que j'en ſois indigne? „ il me pardonne, je dois pardonner; il oublie mes „ fautes, je dois oublier celles de mon peuple: que

„ ceux qui ont péché se repentent, & qu'on ne „ m'en parle point * “.

SULLY.

Néanmoins, Sire, en Italie & dans quelqu'autres Etats, on ne fait mourir personne sans que le Souverain n'ait signé l'Arrêt.

HENRI.

« J'aimerois mieux perdre cent Royaumes, que d'adopter une coutume si peu digne d'un Souverain; » finissons ce colloque, faites sortir vos gens. [*Les Officiers sortent.*]

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

HENRI, [*un moment de silence.*]

TENONS joyeux propos & chantons (26) : je vais commencer le premier ; ventre-saint-gris !

I.

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards ;
Quand la gloire m'appelle,
Je vole aux champs de Mars. &c.

* Hist. de Perefixe, pag.

II.

Recevez ma Couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellonne,
Tenez-la de mon cœur, &c.

A vous, Madame de Sully.

LA DUCHESSE DE SULLY.

Je vais chanter l'impromptu de Malherbe sur le petit cheval de votre Majesté.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'Amour.*

Petit cheval, gentil cheval,
Propre à monter, propre à descendre ;
Tu n'es pas tant que Bucéphal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

A votre tour, Duchesse de Beaufort.

LA DUCHESSE DE BEAUFORT.

Volontiers, je vais chanter la Romance nouvelle.

Air : *De Guitarre.*

I.

J'aime un Prince charmant,
Et je n'ose lui dire ;
Lui seul cause mon tourment,
Lui seul cause mon martyre.

Vraiment !..... comment.....
Finira-t-il mon martyre,
Finira-t-il mon tourment ?
Ah ! je ſoupire.

II.

Un bon ſoulagement
Au mal qui me poſſede,
C'eſt certain médicament
Dans le monde, à qui tout cede.
Vraiment !.... comment.... &c.

III.

C'eſt vous guerrier charmant
Que j'aime & que j'adore,
Je le dis en ce moment....
Le dirai demain encore.
Vraiment !..... comment.... &c.

A vous, Monſieur le Connétable.

LE CONNETABLE.

Je ne m'en défends point, Madame, je vais chanter l'himen & Bacchus*.

Divin Bacchus,
C'eſt à toi que je rend les armes,
En vain vous étalez vos charmes, &c.

Monſieur le Comte de Soiſſons, j'ai rempli ma tâche, c'eſt la vôtre maintenant.

* Voyez mes Poëſies diverſes.

LE COMTE.

Avec plaisir, Monsieur le Connétable, je vais vous dire la nouvelle chanson des Parisiens, à l'endroit des Partisans détruits.

Air : *Tes beaux yeux, ma Nicole.*

I.

Eh quoi ! voisin Grégoire
Tu parois tout faché,
Avec nous viens donc boire
Pour te déharnaché :
Apprends une nouvelle
Qui te réjouira ;
Elle est bonne, elle belle ;
Chantons par-tout cela.

II.

Le Roi, notre bon Maître ;
Songe toujours à nous ;

HENRI [*en l'interrompant.*]

„ Cela est bien vrai, mon peuple me rend justice, partant si Dieu me laisse vie longue, je „ ferai ensorte qu'il n'y aura point de Laboureur „ en mon Royaume, qu'il n'ait le moyen d'avoir „ une poule dans son pot : continuez.

LE COMTE.

II.

Le Roi, notre bon Maître ;
Songe toujours à nous ;

Nous allons voir paroître
Le siécle d'or si doux *;
Nous avons l'espérance
De voir exterminer
Cette maudite engeance
De Commis, de Fermier.

III.

Touché de la misére
De son peuple, dit-on,
HENRI! mon cher Compere
A fait grand carillon :
» Quoi ! dit-il, dans la France
» Mes Paysans sont gueux ;
» Supprimons la Finance,
» Et qu'ils soient tous heureux.

IV.

Quel conseil charitable !
Il est venu des Cieux :
Pour son Ministre affable
Adressons tous des vœux ;
Meurt à jamais l'envie...
Le Roi vive toujours !
Pour prolonger sa vie,
Ciel ! abrége nos jours.

[*Tous répétent ce refrein.*]

* Cela peut s'appliquer à notre jeune Monarque.

LE DUC D'ÉPERNON.

C'eſt mon tour, Sire, je ſerois au déſeſpoir de ne point en profiter.

Air : *Pour la Baronne.*

I.

Il n'eſt rien deſſous les Cieux
Bienfaiſante Ducheſſe,
Qui nous ſoit ſi précieux
Que d'admirer vos beaux yeux ;
Sans ceſſe, ſans ceſſe, ſans ceſſe.

II.

Vous effacez conſtamment
La Reine de Cythere ;
Vous n'avez pas un amant ;
Et paroiſſez doucement
Sévere, ſévere, ſévere.

III.

Je pourrois de mille feux
Brûler à votre abſence ;
Mais le reſpect rigoureux,
Impoſe à mes tendres feux,
Silence, ſilence, ſilence.

IV.

Avoir pleine liberté,
Et toujours être ſage,
C'eſt un tort à la beauté ;
Je vous dis la vérité,
J'enrage, j'enrage, j'enrage.

SULLY.

C'eſt pour complaire à votre Majeſté que je chante, cela ne m'arrive gueres : voici des couplets qui m'ont été donnés ce matin.

Air : *Quand le péril eſt agréable.*

I.

Tout eſt ſur la terre & ſur l'onde
Calme & tranquille maintenant ;
Nous tenons un bien ſi charmant
Du meilleur Roi du monde :
[*tous*]
Du meilleur Roi du monde.

II.

Jouiſſons d'une paix profonde,
Les plaiſirs regnent parmi nous ;
Nous devons un repos ſi doux
Au meilleur Roi du monde.

III.

Qu'à nos cœurs notre voix réponde ;
Car notre talent le plus beau,
Sera de chanter en Rondeau,
Le meilleur Roi du monde.

IV.

Amis ! ma joie eſt ſans ſeconde ;
Je promets boire de bon cœur,
Et veux m'enyvrer en honneur,
Du meilleur Roi du monde.
[*tous*]
Du meilleur Roi du monde.

HENRI.

Levons-nous de table; il est bientôt minuit je pense.

[*Les deux femmes sortent.*]

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

HENRI.

» JE ne crains point la mort de quelque façon » qu'elle se présente à moi, soit à la tête d'une » armée, ou dans mon lit; & je m'en remets avec » une entiere soumission aux ordres de la Pro- » vidence, je n'aurai jamais peur, ni regret de » mourir ».

LE CONNETABLE.

Sire, vous l'avez échappé belle à Fontaine-Françoise (27), où votre Majesté s'est exposée un peu té mérairement.

HENRI.

Il est vrai, Connétable, car j'ai écrit à ma sœur après cette journée: *peu s'en faut que vous n'ayez été mon héritiere.*

SULLY.

Il faudra demain, Sire, songer à l'administration de

de la Justice, tant des Cours Supérieures que des Bailliages & autres Juridictions.

HENRI.

„ Ventre-saint-gris ! je ne puis comprendre com-
„ ment il y a des gens assez méchans, qu'ils jugent
„ contre leurs science & conscience; mais peut-être
„ que Dieu me fera la grace, dans ma vieillesse, de
„ me donner le tems d'aller deux ou trois fois la se-
„ maine au Parlement & à la Chambre des Comp-
„ tes, comme y alloit le bon Roi Louis XII, pour
„ travailler à l'abbréviation des procès, & mettre
„ un si bon ordre à mes finances, qu'à l'avenir on
„ ne pût plus les dissiper *.

LE CONNETABLE.

Ce sera-là les dernieres promenades de votre Majesté?

SULLY.

Je vais donc travailler toute cette nuit au soulagement de votre peuple, Sire, partant à l'administration des tailles (25).

HENRI.

„ Je vous l'ordonne même, Monsieur de Sully,
„ travaillez en diligence, donnez-y ordre, vous
„ m'en répondrez : quoi ! si on ruine mon peuple,
„ qui me nourrira ? Qui payera vos pensions

* Hist. de Perefixe.

„ Messieurs ? Qui soutiendra les charges de l'Etat?
„ Ventre-saint-gris ! s'en prendre à mon peuple,
„ c'est s'en prendre à moi-même ".

LE DUC D'ÉPERNON.

Néanmoins pour maintenir le peuple, il faut le subjuguer, il faut lui faire sentir le joug, sinon il devient rébelle, séditieux ; d'ailleurs, Sire, vous le pouvez.

HENRI.

„ Un Roi, pour bien régner, ne doit pas faire
„ tout ce qu'il peut : Adieu, mon cher Rosny, dans
„ la suite je viendrai de temps en temps manger
„ à l'Arsenal, & quelquefois même y coucher ; par-
„ tant je veux que tu me fasse préparer un apparte-
„ ment, sans toucher au tien, & que tu me tienne
„ compte de la dépense que tu me feras pour me
„ recevoir.

SULLY.

Ah mon maître ! ah mon Roi ! vous n'avez qu'à commander, mon bien, mon bras, mon sang, est au service de votre Majesté.

HENRI [*à la cantonade.*]

„ Il y en a de si sots, qui croient que quand je
„ me mets en colere contre Monsieur de Sully,
„ c'est à bon escient & pour long-temps ; mais
„ c'est tout au contraire, car quand je viens à
„ considérer que tout ce qu'il me remontre &
„ contredit, n'est que pour mon honneur, gran-
„ deur & le bien de mes affaires, & jamais pour les

„ siennes, je l'en aime mieux, & suis en l'im-
„ patience de le lui dire “.

LE CONNETABLE.

Votre Majesté rend justice au Duc de Sully, qui est un vrai ami de l'Etat, je le repete.

SULLY [*brusquement.*]

J'adore Dieu! Monsieur le Connétable, quelle flatterie!

HENRI.

„ Mon ami, c'est la vérité, embrassez-moi, là,
„ là, & y vivez avec la même liberté que vous
„ avez accoutumé; car je vous connois bien....
„ dès l'heure que vous ne me contredirez plus
„ aux choses que je soutiens qui ne sont pas se-
„ lon votre humeur, je croirai que vous ne m'ai-
„ mez plus “.

SULLY [*à Henri.*]

Que les Ministres sont heureux d'avoir un tel Roi!

HENRI.

Les Rois sont encore plus heureux d'avoir un tel Ministre.

Fin du dernier Acte.

EPILOGUE.

Parallele de LOUIS XVI & de HENRI IV.

I.

DEPUIS que la France respire
Sous les Loix du Prince chéri,
Elle croit vivre sous l'Empire
De notre adorable HENRI:
La France satisfaite,
Ensemble les bénit aussi, (*refrain.*)
Et chaque jour elle chante & répéte
Vive LOUIS! vive HENRI!

II.

HENRI IV fut le modele
Des Princes les plus accomplis,
Son image vraie & fidelle,
De nos jours brille dans LOUIS:
La France satisfaite, &c.

III.

HENRI ne s'occupoit sans cesse
Que du bonheur de ses Sujets,
Sur le Trône LOUIS s'empresse
A nous combler de ses bienfaits:
La France satisfaite, &c.

IV.

HENRI bon, mais ferme, équitable,
Avoit les méchans en horreur ;
LOUIS les cherche, les accable,
C'eſt pour eux l'Ange de terreur :
La France ſatisfaite, &c.

V.

DE tels ROIS les Cieux ſont avares,
Un, dans un ſiecle, c'eſt beaucoup ;
Un LOUIS, un HENRI ſont rares,
Un LOUIS de vingt ans ſur-tout :
La France ſatisfaite,
Enſemble les bénit auſſi,
Et chaque jour elle chante & répéte,
Vive LOUIS ! vive HENRI !

NOTES
HISTORIQUES
ET
CRITIQUES.

(1) LES huit du Conseil des Finances ne faisoient rien qui vaille, avec une effrénée quantité d'Intendans, (*ce sont les termes de Henri IV*) « qui se sont fourrés avec eux, » par Compere & par Commere, mangeant ensemble le » cochon. Ces Messieurs, *ajoute-t-il*, ont dépensé une somme » suffisante pour chasser de France les Espagnols. » La disette d'argent faisoit naître ses peines les unes des autres, & l'empêchoit d'en terminer le cours & d'en prévoir la fin. Sa Majesté voulut sçavoir au juste si sa détresse provenoit de la pauvreté de son Peuple & de la diminution des revenus de l'État, ou de la friponnerie & de l'ignorance des Employés.

(2) François D'O, Seigneur de Fresne, Gouverneur de Paris & de l'Isle de France, Espagnol d'inclination, faux Catholique, & l'un de ceux qui n'avoient embrassé le parti de Henri, que par intérêt. Les Historiens du temps remarquent qu'il surpassa en profusion les Rois & les Princes, & ils en citent pour exemple, qu'il se faisoit servir à ses soupers des tourtes composées d'ambre & de muse, qui revenoient à vingt-cinq écus. Henri se seroit trouvé trop heureux de partager avec lui les revenus de sa Couronne; cet homme se soutenoit dan

sa place par le nombre de ses Partisans, par les conjonctures qui ne permettoient pas au Roi de le chasser, & par le crédit de la Belle Gabrielle, à qui D'O ne refusoit rien. Un jour qu'il jouoit à la paulme avec Henri, ce Prince lui faisant remarquer que le Marqueur voloit leurs balles, lui cria, D'O, *vous voyez bien que tout le monde nous vole.* C'étoit là que toute sa vengeance se bornoit. Ce Surintendant qui avoit eu entre les mains tous les revenus du Royaume, par une espéce de prodige, mourut insolvable : il n'étoit pas encore abandonné des Médecins, que quelques-uns de ses parents, de ses domestiques & autres qui se prétendoient Créanciers, accompagnés d'une armée de Sergents, firent saisir & enlever aussitôt ses meubles, on alla jusqu'à détendre la tapisserie de la Chambre où il respiroit encore. Il fut regretté des Seigneurs & des débauchés de la Cour, pour lesquels il étoit assez commode.

(3) Il faut l'entendre lui-même. « Je ne veux point, *écrit-il à Rosny*, vous cacher l'état où je suis ; je suis fort proche des ennemis & n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnois complet que je puisse endosser ; mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués aux coudes, ma marmite est souvent renversée, & depuis deux jours je soupe & dîne chez les uns, chez les autres, mes Pourvoyeurs disant n'avoir plus moyen de fournir à ma table, d'autant qu'il y a six mois qu'il n'ont reçu d'argent ; partant jugez si je mérite d'être ainsi traité, & si je dois souffrir plus long-tems, que les Financiers & Trésoriers me fassent mourir de faim, & qu'eux tiennent des tables friandes & bien servies ; que ma maison soit pleine de nécessités & les leurs de richesse & d'opulence, & si vous n'êtes pas obligé de me venir assister loyalement. »

(4) Le Roi s'étant enfin déterminé à donner une place dans le Conseil des Finances à Rosny, qui auparavant n'y étoit que comme assistant, ou comme témoin, celui-ci lui conseilla d'envoyer dans les Provinces, des Commissaires pour reconnoître les abus; la chose fut proposée dans le Conseil, tous l'approuverent, dans l'espérance qu'ils seroient nommés; ils furent bien surpris, quand de dix brevets, quatre furent remplis du nom de Rosny, pour quatre Provinces; ils se repentirent trop tard d'avoir donné leur approbation à un moyen qui alloit dévoiler leurs intelligences avec les Receveurs & les Trésoriers. Leur derniere ressource fut de susciter à leur surveillant tous les obstacles imaginables dans l'exécution, de mander sous mains aux Officiers, Elus, Contrôleurs, Receveurs & Greffiers des Elections, de ne se mettre en peine du tonnere de Rosny; ceux-ci en effet à son arrivée refuserent de lui rien dire, de lui montrer aucun état; plusieurs s'absenterent exprès. Rosny muni d'un plein pouvoir arrêta cette mutinerie, en les interdisants tous de leurs fonctions, à la réserve de deux Trésoriers en chaque Bureau, & de deux Elus en chaque Election, qui profiterent de l'exemple de leurs Confreres, & représenterent les états, non-seulement de l'année courante & précédente, mais encore de trois années antérieures. Il ramassa une somme de cinq cents mille écus; les autres Commissaires, hors un seul qui tira deux cents mille livres, ne rapporterent que des mémoires, & pas un denier.

(5) » La Comtesse de Guiche fut celle de ses Maîtresses qui » contribua le plus à l'avancement de ses affaires; elle fit la » guerre à ses dépens & lui envoya des secours considérables » d'hommes & d'argent : on dit qu'il lui avoit donné une » promesse de mariage écrite & signée de son sang; mais » comme l'amour que les yeux ont fait naître, s'affoiblit d'or-

» dinaire dès qu'il ne remarque plus les mêmes charmes, la » Comteſſe étoit devenue groſſe & graſſe, & par deſſus tout » cela fort haute en couleur ; il s'en dégoûta & chercha les » moyens de ſe délaſſer ailleurs. » *Amours de Henri IV*, pages 39 & 40.

(6) » Le Roi de Navarre (c'étoit ainſi qu'on l'appelloit » alors) paſſant en Normandie, vit Antoinette de Pons, » Marquiſe de Guercheville, Veuve de Henri de Sully, Comte » de la Roche-Guyon, duquel elle avoit des enfants ; il en » fut charmé & eut pour elle une paſſion ſi violente, qu'il » oublia tout-à-fait la Comteſſe. . . . . Outre que la » Marquiſe avoit de la beauté, de la jeuneſſe, elle étoit d'une » converſation agréable ; elle avoit été élevée à la Cour » d'Henri III, la plus galante & la plus polie de ce temps » là, & avoit toute la délicateſſe qui fait ordinairement diſ- » tinguer les perſonnes du premier rang ; au lieu que la » Comteſſe pour laquelle il eut néanmoins toujours de l'eſ- » time, étoit une Provinciale qui n'étoit jamais venue à la » Cour ; pour la naiſſance, elle étoit aſſez égale entre elles. » Le Roi trouva plus de réſiſtance dans le cœur de la Mar- » quiſe, qu'il ne s'étoit imaginé ; elle avoit autant de vertu » que de beauté & ne voulut jamais lui rien accorder ; » & comme la vertu a quelque choſe de vénérable chez les » perſonnes mêmes les plus corrompues, le Roi qui ſans » doute avoit de grandes qualités, lui ſçut bon gré de ſa » ſageſſe, & en demeura ſi charmé, qu'il eut deſſein de » l'épouſer ; l'abſence le guérit de cette paſſion, comme » elle l'avoit guéri de pluſieurs autres, & la vue d'une autre » Belle ne lui donna pas le tems de ſe chagriner de la » cruauté de la Marquiſe, ni de ſe ſouvenir des facilités » qu'il avoit trouvé auprès de la Comteſſe ; » *Amours de*

Henri IV. Les mémoires du tems rapportent » que Sa Ma» jesté la maria à Charles Dupleſſis, Seigneur de Liancourt, » Comte de Beaumont, premier Ecuyer, Gouverneur de Paris. Le Roi conſerva toujours des égards pour elle, à cauſe de ſa vertu, dont il lui en donna des preuves quelque tems après; car s'étant marié à Marie de Medicis (en 1600), il la fit Dame d'honneur de cette Princeſſe, en lui diſant que *puiſqu'elle étoit véritablement Dame d'honneur, elle le ſeroit de la Reine ſa Femme:* Hiſtoire de France.

(7) Mademoiſelle *de Guiſe*, diſent les Mémoires du tems étoit aimée paſſionnément par Anne d'Anglure, Seigneur de Givry, qui avoit été élevé avec elle. » *Brantome* aſſure » qu'elle ne répondit pas à ſon amour, parce qu'elle viſoit » plus haut, car elle lui avoit donné de fortes eſpérances, » & même le bruit couroit qu'elle lui avoit promis de l'épouſer. Le même Auteur ajoute plus bas, » Givry, le Cavalier le mieux » fait & le plus accompli qui fut à la Cour, ſoit pour les » connoiſſances qu'il avoit dans les Belles-Lettres, ſoit pour » l'eſprit & pour la galanterie, fut ſi touché de ſon infidélité » qu'il s'abandonna bien-tôt après à ſon déſeſpoir, & cher» cha partout une mort glorieuſe qui finit tout enſemble & » ſa vie & ſes peines. » *Dames Galantes, page* 216. Ce fut au Siége de Laon (1594,) que cet Amant infortuné trouva ce qu'il cherchoit, *auſſi ſe jetta-t-il ſi ſouvent dans le péril, qu'il y demeura* comme il le ſouhaitoit. Ecoutons parler l'Auteur des Amours de Henri IV; » l'indifférence que Mademoiſelle » de Guiſe avoit pour Givry, venoit des prétentions qu'elle » avoit ſur le cœur du Roi, qui avoit demandé ſon portrait, » & qui témoignoit être diſpoſé à l'épouſer, en cas que ce » mariage pût obliger les Chefs de la Ligue à rentrer ſous » ſon obéiſſance. Une ſi magnifique eſpérance rempliſſoit d'or-

» gueil une ame qui n'en n'étoit pas déja mal pourvue & lui faiſoit » mépriſer tout ce qui n'approchoit pas du Thrône, mais elle » ne fut pas long-tems ſans rabattre de cette fierté, pages 94, » 95 & 96.

» Cette Princeſſe (Mademoiſelle de Guiſe) qui n'étoit pas » novice dans l'art de galantiſer, ſe fit une joie maligne du » fracas qu'elle s'apperçut que ſes attraits avoient fait dans le » cœur de ce Cavalier, (Bellegarde) & comme nous ex- » pliquons toujours à notre avantage ce qui flatte notre vanité, » elle s'en retourna avec la ſecrette joie d'avoir fait une » conquête ; elle eut depuis occaſion de le voir, ajoute notre » Auteur, & après l'avoir bien examiné, elle le trouva fort » à ſon gré & fort digne d'être aimé ; ſi bien qu'elle croyoit » qu'il ne lui ſeroit pas difficile de ſe conſoler des Grandeurs » qu'on lui avoit fait eſpérer, pourvu qu'elle paſſât le reſte » de ſa vie avec un homme pour qui elle ſentoit déja quelque » choſe de ſi tendre : *Mémoires de l'Etoile, page* 21. Lorſque » Bellegarde ſe repréſentoit de quelle maniere Mademoiſelle » de Guiſe avoit répondu à ſes regards paſſionés, par d'autres » qui ne l'étoient pas moins, il concluoit qu'il pourroit s'en » faire aimer, *ibid. Tom. III, pag.* 25. . . . Il lui envoyoit » ſouvent des Lettres ou des Meſſages & n'en recevoit que » des réponſes agréables, *ibid. pag.* 28. »

(8) *Eliſabeth*, Reine d'Angleterre, faiſoit un grand cas d'Henri, & eut toujours un grand deſir de le voir ; quelques Hiſtoriens prétendent qu'elle eut intention de l'épouſer. Elle eſt morte à l'âge de 69 ans, (1603.) Cette Princeſſe étoit très-ſçavante, elle ſçavoit le Latin & traduiſoit le Grec, néanmoins on n'a jamais voulu croire qu'elle fût morte pucelle, on diſoit alors qu'elle n'étoit ni Fille ni Femme.

(9) *Marie Stuart*, cette Princeſſe avoit épouſé en 1558

François II, Roi de France, s'étoit remariée avec Henri Stuart, Comte d'Arley, & après la mort de ce Prince en 1567, avoit épouſé la même année en troiſiémes noces le Comte de Bothvel, violemment ſoupçonné de la morr de Stuart, *diſent quelques Hiſtoriens ;* « des rébelles profitant des circonſtances, » avoient irrité une partie de la Nation contre Marie. La révolte » de ſes ſujets l'engagea en 1568, à aller chercher une retraite » en Angleterre, où elle ne trouva qu'une priſon qui dura » dix-neuf ans, & d'où elle ne ſortit que pour être conduite » ſur un échaffaud. » *Hiſtoire de France.* L'Auteur de ſa vie rapporte » qu'Eliſabeth avoit fomenté pendant tout le cours de » ſon régne, la révolte de l'Ecoſſe contre ſa Reine légitime, » en y introduiſant la nouvelle Religion, comme le meilleur » moyen de rompre entre ce Royaume & la France, l'alliance » qui duroit depuis huit cents ans, & qui avoit maintenu » l'Ecoſſe contre les entrepriſes de l'Angleterre, mais elle ne » s'en tint pas-là ; en effet, *Marie Stuart* eut la tête tran- » chée au Château de Fortheringai, le 18 Février 1587. » Malheureuſe Princeſſe, s'écrie le Préſident Haynault, *à qui on a voulu enlever juſqu'aux regrets de la poſtérité, ſur une fin ſi tragique, par les couleurs affreuſes dont on a peint toutes les actions de ſa vie ;* Hiſtoire de France, page 370, *in*-4°.

(10) *Sixte-Quint*, de ſimple Moine, parvenu par dégrés au Souverain Pontificat, (1585) publia une Bulle par laquelle il excommunioit le Roi de Navarre & le déclara indigne de ſuccéder à la Couronne. Sa Majeſté appella comme d'abus de cette Bulle au Parlement & au Concile général. Henri IV fit afficher ſon acte d'appel aux portes du Vatican, & cette démarche hardie fit concevoir de l'eſtime pour lui à *Sixte-Quint même.* Tous les Hiſtoriens diſent qu'après la journée d'Arques qui couvroit Mayenne de confuſion & Henri de

gloire, Sixte-Quint ſon ennemi touché de ſa vertu ceſſa de le haïr, & commença à l'admirer; Sa Sainteté lui fit l'application du paſſage du Pſeaume 90, *ſupra Spidem & Baſilicum ambulabis, conculcabis Leonem & Draconem.* Henri IV » plaiſantoit là-deſſus, & diſoit, que le Pape étoit le Dragon, » le Roi d'Eſpagne le Lion, le Duc de Savoie l'Aſpic & » Mayenne le Baſilic. » J'ai lu quelque part que Sixte-Quint diſoit ſouvent » qu'il n'y avoit que trois grands Hommes en » Europe; lui *Sixte-Quint, Henri IV & la Reine Eliſabeth.* ».

(11) Il ſe nommoit *Nicolas d'Armeſal*, Seigneur de *Liancourt*, Gentilhomme illuſtre par ſa naiſſance & ſes grands biens, mais au reſte, auſſi mal-fait de corps que d'eſprit. Son Pere (le Marquis de Cœuvre) avoit forcé ſa Fille, Mademoiſelle d'Eſtrées, c'étoit ainſi qu'on l'appelloit alors, à l'épouſer; mais celle-ci avoit fait promettre au Roi qu'elle ne laiſſeroit point conſommer le mariage, *Amours de Henri IV*; on peut en voir la ſuite & tous le préambule dans ce Livre, pages 71, 72, &c. On lit dans les Mémoires de Cheverny, » qu'elle fut démariée d'avec lui, de ſon conſentement, par » M. l'Evêque d'Amiens, auquel il jurerent & témoignerent » que leur Mariage n'avoit jamais été fait par un *conſentement* » *réciproque & volontaire, & qu'ils n'étoient rien l'un à l'autre.* ».

(12) Il avoit ſi fort à cœur de l'épouſer, après l'avoir fait Ducheſſe, que Sa Majeſté avoit exilé Nicolas de Neuville, Seigneur de Villeroy, Secrétaire d'État, pour s'être donné la liberté de lui remontrer, *en bon & fidéle Serviteur*, les inconvéniens où elle s'expoſoit par un *ſemblable mariage.* Il falloit l'approbation de la Cour de Rome, Sa Majeſté envoya Nicolas Brulard, Seigneur de Sillery, pour la ſolliciter, auquel elle donna la qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire, *Mé-*

moires de Cheverny. Sillery étoit alors Préſident au Parlement de Paris, il devoit ſa fortune, en partie, à la Ducheſſe de Beaufort qui, pour mieux l'encourager à lui rendre cet important ſervice, lui promettoit la Charge de Chancelier, qu'elle lui fit donner effet. *Hiſt. de France.*

(13) Il termina ce long entretien par des paroles qui donnerent à Roſny ſujet de croire que ſes raiſons l'avoient perſuadé ; *ſoit vérité*, dit-il dans ſes Mémoires, *ſoit diſſimulation de la part de ce Prince, la mort de Madame de Beaufort l'empêcha d'en faire l'épreuve.* Bien des gens ont cru que le mariage auroit eu lieu, & que Henri vaincu par ſa paſſion, auroit enfin paſſé par deſſus toutes les conſidérations qui la combattoient. Cette Dame paroiſſoit n'en point douter, lorſque quelques jours avant ſa mort, prenant déja les airs d'une Reine, elle permettoit à Madame de Roſny, de venir toutes les fois qu'elle voudroit à ſon lever. Cela donna beaucoup à penſer, au mari. Ecoutons parler l'Auteur des Amours de *Henri IV*, pag. 205.

La mort de la Ducheſſe de Beaufort, arrivée quelque tems après, applanit toutes ces difficultés, & rendit un bon ſervice au Roi & au Royaume. Bien des gens ne pouvoient croire que le Roi pût être capable de faire une action qui lui auroit indubitablement attiré le mépris & l'averſion de ſon Peuple. Cependant les gens qui n'ignoroient ni les appas, ni les artifices de cette Femme, étoient dans des alarmes continuelles ; elle avoit gagné tous les Courtiſans à force de préſents & de careſſes, on craignoit les funeſtes effets de la flatterie, mais plus encore le foible du Roi pour la Ducheſſe de Beaufort. *Hiſt. de Perefixe.*

(14) Gaſpard de Coligny, Amiral de France, fils de

Gaſpard de Coligny, Maréchal de France, & de Louiſe de Montmorency, ſœur du Connétable, né à Châtillon le 16 Février 1516. Après la mort du Prince de Condé, il fut déclaré Chef du Parti des Réformés en France; Catherine de Medicis & Charles IX, ſurent l'attirer à la Cour pour le mariage de Henri IV, & de Marguerite de Valois; c'étoit principalement à ce Seigneur qu'on en *vouloit*, Mémoires de l'Etoile. Il eſt impoſſible de ſçavoir s'il eſt vrai, *dit un Auteur du tems*, que Catherine de Medicis eût envoyé la tête de l'Amiral à Rome, comme l'aſſurent les Proteſtans; mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la Reine avec un coffre plein de papiers parmi leſquels étoit l'Hiſtoire du tems écrite de la main de Coligny. La populace traina ſon corps par les rues, & le pendit par les pieds, avec une chaîne de fer, au Gibet de Montfaucon. Le Roi (Charles IX) eut la cruauté d'aller lui-même avec ſa Cour, à Montfaucon, jouir de cet horrible ſpectacle; quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'Amiral ſentoit mauvais, il répondit, comme Vitellius, le corps d'un Ennemi *mort, ſent toujours bon.* « Le Parle-» ment rendit un Arrêt contre le mort, par lequel il ordonnoit » que ſon corps, après avoir été traîné ſur une claie, ſeroit » pendu en Gréve, ſes enfans déclarés roturiers & incapables » de poſſéder aucunes Charges, ſa maiſon de Chatillon-ſur-» Loing raſée, les arbres coupés, & que tous les ans on feroit » une Proceſſion le jour de la Saint Barthelemy, pour remer-» cier Dieu de la découverte de la conſpiration à laquelle » l'Amiral n'avoit pas ſongé; ô fanatiſme! ô fanatiſme! Le » Parlement avoit mis quelques années auparavant ſa tête à » cinquante mille écus; il eſt aſſez ſingulier, *s'écrie M. de* » *Voltaire*, que ce ſoit préciſément le même prix qu'il mit » depuis à celle du Cardinal Mazarin: Le génie des Fran-» çois, eſt de tourner en plaiſanterie, *dit le même Auteur*,

» les événemens les plus affreux ; on débita un petit écrit » intitulé, *Passio Domini nostri Gaspardi Coligny, secundum* » *Bartholomeum*. Variantes de la Henriade, Chant II, » pag. 40. »

(15) Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, avoit épousé le Prince de Bearn en 1572, trois jours avant le Massacre de la Saint Barthélemi. Cette Princesse fut fort impudique, & le Roi voulut la dissolution de son mariage, à cause des intrigues connues avec plusieurs Seigneurs de sa Cour & des Particuliers du Royaume ; c'est ce que l'on peut voir dans le Manifeste que Henri IV donna, qui est une piéce très-rare, auquel je renvoye le Lecteur. « J'avois si peu pra- » tiqué cette Princesse, *dit-il*, que je ne sçavois pas que dès » l'âge de douze ans, elle avoit commencé d'être sensible » à l'Amour, & qu'*Entragues* & *Charvins* se vantoient tous » deux d'en avoir obtenu les premieres faveurs ; *le Prince* » *de Martigues*, Colonel de l'Infanterie, fut son troisiéme » Amant, & fit si peu de mystere de sa bonne fortune, que » leurs intrigues connues de toute la Cour, parvint jusqu'à » l'Armée ; vint ensuite le Duc *de Guise*, qui prétendoit en » l'épousant donner quelques couleurs à ses ambitieux desseins ; » elle commit l'inceste avec les Ducs d'Anjou & d'Alençon, » ses Freres ; voilà comment elle avoit débuté avant notre mariage, dit ce Prince ; puis il ajoute, *jusqu'ici je n'avois besoin d'une grande vigueur pour emporter la bague à la pre- mière course* ; elle eut successivement les Sieurs *la Motte, Saulthe* & *Bussi* ; *le Duc du Maine, le Vicomte de Turenne, Clermont d'Amboise, le Vieux* . . . . . devinrent aussi ses Amants ; elle chercha même de nouveaux ragoûts à sa volupté, fit mettre à son lit des draps de taffetas noir, & illuminer sa chambre de plus de mille bougies. Après avoir été

été chaſſée honteuſement de Paris, elle ſe retira à Agen, Ville contraire à mon parti, où elle tint ſa Cour galante, & continua ſes débauches avec plus de liberté. Sa mauvaiſe conduite ſcandaliſa ſi fort les Habitans, qu'ils la chaſſerent & l'obligerent de partir avec tant de précipitation, qu'à peine eut-elle le temps de monter en croupe derriere ſon Amant; ſes Filles qui n'avoient pu trouver aſſez de chevaux de louage ſuivirent comme elles purent, les unes ſans maſques, les autres ſans tabliers, pluſieurs à demi-nues, & toutes avec tant de déſordre, qu'on les eût plutôt priſes pour une troupe d'Egyptiennes, que pour les Filles d'honneur d'une grande Reine. Elle ne ſe contenta point de ſe proſtituer aux Cadets de Gaſcogne, elle alla trouver encore les Mulletiers & les Chaudronniers d'Auvergne, les nommés *Durets*, *Saint Vincent*, *Aubrai* & *Riras*, ſon Cuiſinier qui ſentoit la graiſſe, ſon Ecuyer qui n'auroit jamais eſpéré, avec ſon poil roux, ſa peau truitée, & ſon né teint en écarlatte, devenir un jour l'Amant d'une Fille de France; Quavilhac fut ſon dernier Amant; comme elle ſe réduiſit enſuite à ſes Secrétaires, à ſes Chantres & à ſes Muſiciens, entr'autres le fameux *Pomini* fils d'un Chaudronnier d'Auvergne, qu'elle tira d'une Cathédrale où il étoit Enfant de chœur. Cette impudique eut encore pour Amant le fils d'un Charpentier d'Arles, jadis Laquais, enfin un nommé Bajaumont le plus grand ſot de ſes bas officiers. Le Lecteur peut voir par les lambaux du Manifeſte d'Henri IV, qu'on ne pouvoit guéres lui refuſer le divorce qu'il demandoit; néanmoins comme tout eſt fort long à la Cour de Rome, Sa Majeſté n'en fut ſéparé par autorité de l'Egliſe qu'en 1599, après vingt-huit ans de mariage. Cette Princeſſe impudique mourut en 1625.

(16) Henri III fut aſſaſſiné le premier Août 1589, à Saint

Cloud, par un Jacobin nommé Jacques Clément, qui lui donna un coup de couteau dans le ventre; dont il mourut le lendemain. Si ce Moine Frénétique, *dit Perefixe*, n'eut » pas été tué sur le champ par les Gardes du Corps, on » eut peut-être appris beaucoup de choses qui n'ont jamais » été sçues. » On imprima à Paris, & on débita publiquement en 1589 une Relation du Martyre de Frere Jacques Clément, dans laquelle on assuroit qu'un Ange lui avoit apparu, lui avoit montré une épée nue, & lui avoit ordonné de tuer le Tyran, *Sat. Menip.* Ce misérable étant à Saint Cloud, quelques personnes qui se défioient de lui, l'épierent pendant la nuit qui précéda son meurtre, c'est-à-dire le dernier Juillet; ils le trouverent dormant d'un profond sommeil, son bréviaire auprès de lui, ouvert & tout gras au Chapitre du meurtre d'Holopherne par Judicht. Enfin ce Fanatique d'un esprit foible, jeûna, se confessa & communia avant de partir pour aller assassiner le Roi, *Hist. de France.* C'étoit la suite & l'effet des Sermons des Prédicateurs de la ligue qui fulminoient en chaire contre Henri III & Henri IV. *Voyez* les Mémoires du tems.

(17) Le Parlement fit des remontrances très-fortes contre la Bulle scandaleuse de Sixte-Quint (de 1585,) qui déclaroit Henri IV bâtard & incapable de posséder la Couronne; plusieurs Magistrats célerent de leur sang, leur fidélité à leur Roi. Tels furent le Président *Brisson*, les Conseillers *l'Archer* & *Tardif*, qui furent pendus à une poutre dans le petit Châtelêt par ordre des Seize, le 16 Janvier 1589. Bussi le Clerc, l'un des Seize, qui de Maître d'Armes, étoit devenu Gouverneur de la Bastille & le Chef de cette faction, entra dans la Grand-Salle du Parlement, suivi de cinquante Satellites; il présenta au Parlement une Requête, ou plutôt un Ordre,

pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnoître la Maison Royale. Sur leur refus, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étoient opposés à son parti, il les fit jeûner au pain & à l'eau, pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains, depuis on *l'appelloit le grand Penitencier* du Parlement; *Mem. Hist.*

Le Président de Blancmenil fut empriſonné au Louvre, à peu près dans ce tems, on l'accusoit d'avoir une correspondance secrette avec Henri; les Seize lui firent son procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la Justice, & de ne plus effaroucher le Peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardoit comme des assassinats; enfin comme Blancmenil alloit être condamné à être pendu, le Duc de Mayenne revint à Paris; ce Prince avoit toujours eu pour ce Magistrat une vénération qu'on ne pouvoit refuser à sa vertu; il alla lui-même le tirer de prison; le Prisonnier se jetta à ses pieds & lui dit, Monseigneur, » je vous ai » obligation de la vie, mais j'ose vous demander un plus » grand bienfait; c'est de me permettre de me retirer auprès » d'Henri IV mon légitime Roi, je vous reconnoîtrai toute » ma vie pour mon bienfaiteur, mais je ne puis vous servir » comme mon Maître. Le Duc de Mayenne touché de ce dis- » cours le releva, l'embrassa & le renvoya à Sa Majesté. « Le récit de cette avanture se trouve dans les papiers du feu Président de Novion, *dit* M. Voltaire.

Lors de la journée des barricades qui fut le 12 Mai 1588, les troupes du Roi furent forcées par les factieux; Henri IV quitta Paris, alla à Chartres, & le Duc de Guise se trouva seul maître de la Capitale; » étant allé visiter Achilles de » Harlai, Premier Président, il le trouva qui se pourmenoit » dans son jardin, lequel s'étonna si peu de sa venue qu'il » ne daigna pas seulement tourner la tête, ni discontinuer sa

» pourmenade commencée, laquelle achevée quelle fut, & » étant au bout de son allée, il retourna, & en retournant » il vit le Duc de Guise qui venoit à lui; alors ce grave » Magistrat levant la voix, lui dit, c'est grande pitié quand » le Valet chasse le Maître; au reste mon ame est à Dieu, » mon corps est à mon Roi & mon corps est entre les mains » des méchants, qu'on en fasse ce qu'on en voudra. » *Discours* sur la vie & la mort du Président de Harlai.

(18) Nous n'avons point de Roi qui soit monté sur le Trône dans un dégré aussi éloigné que ce Prince; il y a de Saint Louis, duquel il descendoit en ligne directe jusqu'à lui, onze générations, & à sa naissance il y avoit un si grand espace entre lui & la Couronne, par le nombre des Princes du Sang qui le précédoient, qu'il faut reconnoître un soin particulier de la Providence, dans la chaîne des événemens qui lui donnerent le sceptre. Sa Majesté le reconnoissoit aussi.

(19) Le Roi aimoit beaucoup les enfants qu'il avoit eu » de Madame de Beaufort en 1598. Cézar, Duc de Ven- » dôme, légitimé de France, & la Fille unique du Duc de » Mercœur furent fiancés, le Contrat de mariage fut passé » dans le Château d'Angers où le Duc de Mercœur étoit » venu rendre ses hommages à Sa Majesté; la cérémonie des » fiançailles fut faite par le Cardinal de Joyeuse, avec autant » de pompe & de magnificence que si c'eût été un fils de » de France; « *Amours d'Henri IV, pag.* 203. Le Président de Hénault s'exprime ainsi dans son Histoire de France, » le » Roi fait de grands avantages en faveur de ce mariage; » c'est de-là que sont venus les grands biens de la Maison » de Vendôme; entr'autres graces distinguées que Sa Majesté » fit à *Cézar*, *Monsieur*, elle érigea le Comté de Beaufort en

» ſa faveur dès l'an 1597, en Duché Pairie ; lui donna » encore le Duché & Pairie de Vendôme, pour en jouir, » du jour de ſon ancienne érection, faite en 1514. « *Pag.* 392, *édit. in-4°.*

(20) Le Duc de Joyeuſe croyoit la victoire ſi aſſurée pour ſon parti, & la perte de Sa Majeſté ſi peu douteuſe, qu'il avoit demandé & obtenu du Pape, la confiſcation de ſes biens dans l'Armagnac ; il l'atteignit à Coutras & força au combat ce Prince, qui avoit déja fait paſſer la riviere à la moitié de ſon bagage & de ſon Artillerie ; Henri n'eut que le tems de faire repaſſer l'un & l'autre, & de ranger ſon armée en bataille.

» He bien, mon ami, lui cria-t-il, (d'auſſi loin qu'il appercut M. de Sully), c'eſt à ce coup que nous ferons perdre » l'opinion que l'on avoit priſe, que les Huguenots ne » gaignoient point de bataille ; il faut confeſſer qu'à Dieu » ſeul en appartient la gloire, car ils étoient deux fois auſſi » forts que nous ; & s'il en faut attribuer quelque choſe aux » hommes, vous & vos deux compagnons, y devez avoir » bonne part, car vos pieces on fait merveilles. Je n'oublirai » jamais le ſervice que vous m'avez rendu «. Roſny aidé de Mignonville & de Bois-du-Ly, avoit logé avec une incroyable diligence l'artillerie du Roi de Navarre, qui conſiſtoit en quatre pieces, ſur une éminence, d'où elle fit cette exécution terrible. Henri montra comme il l'avoit promis dans cette journée aux deux Princes de ſon ſang (*Le Comte de Soiſſons & le Prince de Condé*), qu'il étoit leur aîné, & eux qu'ils étoient dignes d'être ſes cadets. « Sa valeur, » *dit Perefixe*, brilla ce jour là par-deſſus celle de tous les » autres ; il avoit mis ſur ſon caſque un bouquet de plumes » blanches pour ſe faire remarquer, & parce qu'il aimoit cette » couleur ; de ſorte que quelques-uns ſe mettant devant lui

» à deſſein de défendre & couvrir ſa perſonne, il leur cria » à quartier, je vous prie, ne m'offuſquez pas, je veux pa- » roître..... il enfonça les premiers rangs des ennemis, fit » des priſonniers de ſa main, & en vint juſqu'à colleter un » nommé Chateauregnard, Cornette d'une Compagnie des » Gendarmes, en lui diſant, *rends-toi*, *Philiſtin*. La bataille » gagnée, quelqu'un ayant vu que les fuyards faiſoient halte, » lui vint dire que l'armée du Maréchal de Matignon pa- » roiſſoit ; il reçut cette nouvelle comme un nouveau ſujet » de gloire, & ſe tournant bravement vers ſes gens ; allons, » *dit-il*, mes amis, ce ſera ce qu'on n'a jamais vu, deux ba- » tailles en un jour «.

(21) » La grandeur enfle d'ordinaire les gens, ce ne fut » pas ainſi de la Ducheſſe ; car le Roi n'eut pas plutôt érigé » en Duché Pairie la terre qui portoit ſon nom, qu'elle de- » vint ſi populaire, ſi honnête & ſi obligeante, que ceux qui » ne vouloient pas l'aimer, ne pouvoient ſe réſoudre à la haïr ; » elle commandoit à tout le monde avec une extrême dou- » ceur, & rendoit ſervice à tous ceux qui avoient beſoin de » ſon crédit : *Hiſt. des Amours de Henri IV*, *pag.* 194 » *&* 195 «.

(22) Témoin qu'il porta le zele & la vigilance, juſqu'à faire lui-même l'office de Greffier du Conſeil, & de Tréſorier des Parties Caſuelles, vendant lui-même les Offices & donnant un billet à l'acheteur : enſorte qu'aucun du Conſeil ne pouvoit favoriſer ſon ami au préjudice du Roi. Un homme oſa enter de le corrompre, & voulut l'engager à lui adjuger pour *ſoixante mille écus* les Offices Triennaux de la Généralité de Tours & d'Orléans (c'étoit la moitié deſquels il trouvoit déjà pareille ſomme) : à d'autres, à d'autres, *lui*

dit-il, » Mons Robin, on ne prend rien céans qui ne vienne » des libéralités du Roi, & ne venez plus vous jouer à faire » ces offres céans pour tromper Sa Majesté « *Perefixe*.

Pendant le siége d'Amiens, M. de Sully se rendoit tous les mois à l'armée avec une voiture de cent cinquante mille écus ; il y étoit reçu avec des applaudissemens extraordinaires : les Capitaines & les Soldats crioient tout haut, « qu'il pa- » roissoit bien que le Roi avoit mis dans ses Finances un » Gentilhomme d'illustre Maison, qui étoit bon François, bon » Soldat, & qui en avoit fait toujours son métier. *Perefixe*.

(23) Ce ne fut qu'en 1608 l'inondation de la Loire qui causa bien des ravages : cette année fut appellée l'année du grand hiver, *Hist. Franç. P. H.* J'ai rapporté plusieurs faits arrivés quelques années avant ou après, selon l'à-propos, comme l'arrivée du Duc de Savoye qui ne fut qu'en 1600. Je ne pouvois ni devois suivre l'ordre chronologique ; le Lecteur n'en est point la dupe : qui ne connoit & ne sçait par cœur la vie, paroles mémorables & bons mots de notre adorable Henri IV, *par Perefixe* ?

(24) Ce fut après la bataille d'*Arques*, donnée le 20 Septembre 1589, que Henri IV écrivit à Crillon, surnommé *le Brave*, en ces termes » : pends-toi, brave Crillon, nous » avons combattu à Arques, & tu n'y étois pas.... Ailleurs : » Adieu, brave Crillon, *je vous aime à-tort-à-travers* » .

Ce fut alors que l'on crut sa perte assurée. Mayenne écrivit à Paris : *nous tenons le Bearnois, il ne peut plus m'échapper qu'en faisant un saut dans la mer.* Les Dames de Paris avoient déjà loué les fenêtres de la rue S. Denis, pour voir passer le beau prisonnier : *Perefixe*. La bataille d'IVRY est trop connue pour en dire quelque chose.

(25) Juſtifions-nous d'avoir fait chanter Henri IV : d'abord ce Prince la veille de la bataille d'Ivri, & ce Prince à ſouper chez ſon Miniſtre; quelle différence! de plus je m'appuye ſur ſon Hiſtorien *Perefixe*, pag. 460. » J'ajouterai » ſeulement, *dit cet Auteur*, que dans *les feſtins*, & dans » *les carouſels*, il vouloit paroître auſſi bon compagnon, & » auſſi adroit que pas un autre : qu'il étoit de belle humeur » *le verre à la main*, quoiqu'il fut aſſez ſobre ; que ſa *gayeté* » & ſes *bons mots* faiſoient la plus douce partie de la bonne » chere, &c. Je n'ai point voulu compoſer une autre chanſon » pour Sa Majeſté, qui avoit ſans ceſſe dans la bouche : » *charmante Gabrielle*, &c. & que même on lui attribue. «

(26) Les Eſpagnols furent taillés en piéces à Laon & au combat de Fontaine-Françoiſe, livré le 5 Juin 1595, en Bourgogne. Le Roi avec quelques deux cent chevaux y défit quinze mille hommes commandés par le Duc de Mayenne & le Connétable de Caſtille.

(27) Voyant la paix établie au dedans & au dehors, les peuples ſatisfaits du Gouvernement préſent, tous les eſprits encore pleins du ſouvenir des maux paſſés & de la cauſe qui les avoient produits, inclinans à l'obéiſſance, le Roi autoriſé par ſes heureux ſuccès, aimé pour ſa clémence, révéré pour ſa Juſtice & redouté pour ſa vaillance, il crut que le temps étoit venu de mettre enfin la main à ce projet conçu depuis long-temps, mais auquel il n'avoit oſé toucher d'abord, de peur, » dit-il dans ſes Mémoires, d'affoiblir les » bonnes volontés, d'altérer celles qui étoient faciles à » s'offenſer, & qu'au lieu d'attirer du fruit, il ne fit qu'é» mouvoir des rumeurs & du bruit «. Il commença par re-

mettre les arrérages des tailles de plusieurs années, montant à plus de vingt millions par-tout le Royaume, pour lesquels les Peuples étoient horriblement vexés, sur-tout dans la Provence, la Guyenne & le Languedoc, parce que la plupart de ces deniers étoient prétendus par les Gouverneurs & les Capitaines de ces pays, & par les Officiers de Justice & de Finances; ensuite ayant vérifié que les sous-Fermages excédoient de plus de moitié les adjudications générales faites au Conseil du Roi; il fit arrêt sur tous les deniers des tailles levés par commissions extraordinaires, ferma la main aux Fermiers Généraux, faisant défenses aux Sous-Fermiers de leur rien payer davantage, avec commandement d'apporter à l'épargne ce qu'ils pourroient devoir encore. Les Gens du Conseil des Finances étoient intéressés dans ces abus, mille cris s'éleverent contre lui; il les mépriſa, & n'en fut que plus hardi à frapper le grand coup, dont tout ceci n'étoit qu'une préparation, & qui alloit attirer bien d'autres clameurs de la part des gens autrement redoutables : ce que le Lecteur a dû voir dans le courant de mon ouvrage. C'étoit l'opération des Domaines aliénés.

Il ne me reste plus qu'à faire connoître les deux Héros de mon Drame. Les Académies de France ont donné à l'envi les unes des autres leurs éloges, pour concourir au prix; il en parut donc plusieurs; nos jeunes & vieux athletes ont paru sur l'arène, & ont dit tout ce que l'on en pouvoit dire à la gloire de tous deux, c'est-à-dire, du Roi & du Ministre; mais sans ajouter à ce que pensoient les cœurs des François, ainsi il ne me reste rien à dire, ou du moins pas grand chose; néanmoins je ne puis me refuser à transcrire la réflexion du P. Henault à la fin de la Vie de Henri IV, pag. 401, éd. in-4°. » La France n'a point eu de meilleur

» ni de plus grand Roi que Henri IV ; il étoit son Général » & son Ministre ; il unit à une extrême franchise, la plus » droite politique ; aux sentimens les plus élevés, une sim- » plicité de mœurs charmante ; & à un courage de soldat, » un fond d'humanité inépuisable. Il rencontra ce qui forme » & ce qui déclare les grands hommes, des obstacles à vaincre, » des périls à essuyer, & sur-tout des Adversaires dignes de » lui ; enfin, comme le dit un de nos plus grands Poëtes, » *il fut de ses Sujets le vainqueur & le pere.* « Volt.

Je finirai par le portrait mâle & nerveux de *M. de Sainte-Foix*, dans son Histoire de l'Ordre du S. Esprit, tom. 3, pag. 20 ». Henri IV, semblable aux demi-Dieux de l'anti- » quité, avoit de grandes foiblesses & peut-être même quelques » vices, il eut beaucoup des brillantes qualités d'un Héros, » & tout le génie d'un grand Roi «.

Tout le monde sçait qu'au moment de sa naissance, son grand-pere lui frotta les levres d'une gousse d'ail, & lui fit sucer quelques gouttes de vin, afin de lui rendre, disoit-il, le tempéra- ment plus mâle & plus vigoureux ; il voulut l'élever tout autre- ment qu'on éleve d'ordinaire les personnes de sa qualité ; il ne voulut pas qu'on l'habillât richement, ni qu'on lui donnât de ces babioles dont on amuse les enfans. Ces ba- gatelles, disoit-il, *inspirent de la vanité & donnent de l'or- gueil, au lieu d'élever le cœur à la générosité* ,,. Il voulut ,, donc, *dit Perefixe*, qu'on le nourrît & qu'on l'habillât ,, comme les enfans du pays, & même qu'on l'accoutumât à ,, grimper les rochers, tout cela, pour le faire à la fatigue, ,, & lui donner, par maniere de dire, une nouvelle trempe ,, qui rendît son corps plus dur & plus robuste, *précaution* ,, *sage*, ajoute notre Auteur, & qui lui servit beaucoup dans ,, les fatigues & dans les souffrances qu'il lui fallut essuyer ,, lorsqu'il fut question de reconquérir le Royaume que le

„ droit de ſa naiſſance lui donnoit, pag. 16, 17, &c. Henri „ IV eſt né à Pau le 3 Décembre 1553, & eſt mort (qu'il „ m'en coûte de l'écrire !) eſt mort aſſaſſiné par l'abominable „ Ravaillac, dont le nom eſt & ſera toujours en horreur à „ tous les François ". (14 Mai 1610).

Paſſons à ſon portrait tracé par un Auteur du temps : „ Henri IV étoit d'une taille médiocre, diſpos & agile, en„ durci au travail & à la fatigue ; il avoit le corps bien „ formé, ſon tempérament étoit fort & robuſte ; il jouit d'une „ ſanté parfaite ; n'eut d'autre incommodité que la goutte, „ dont il fut attaqué ſur la fin de ſa vie, néanmoins ſes dou„ leurs n'étoient pas longues ; il avoit le front large, les yeux „ vifs & aſſurés, le nez aquilin, le tein vermeil : ſon viſage „ n'étoit pas des mieux fait, mais il avoit en récompenſe „ quelque choſe de doux & de majeſtueux, avec cela une „ mine guerriere ; ſes cheveux & ſes ſourcils étoient bruns & „ épais ; il portoit la barbe large & les cheveux courts ; il „ commença à griſonner dès l'âge de trente-cinq ans : il „ avoit accoutumé de dire à ceux qui s'étonnoient de le voir „ blanchir ſi jeune, *que c'étoit le vent de ſes adverſités qui „ avoit donné là* : Mém. *de Villeroi* ".

SULLY étoit de la Religion prétendue réformée, il fut toujours inſéparablement attaché à ſa Religion & à ſon Maître ; il naquit à Roſny en 1559, & mourut à Villebond en 1641 ; ainſi il avoit vu Henri II & Louis XIV. Il fut Grand Voyer & Grand Maître de l'artillerie, Grand Maître des ports de France, Surintendant des Finances, Duc & Pair & Maréchal de France. C'eſt le ſeul homme à qui on ait jamais donné le bâton de Maréchal, comme une marque de diſgrace ; il ne l'eut qu'en échange de Grand Maître de l'artillerie, que la Reine Régente lui ôta en 1634. Il étoit très-brave homme de guerre & encore meilleur Miniſtre, incapable de tromper

le Roi & d'être trompé par les Financiers ; il fut inflexible pour les Courtisans, dont l'avidité est insatiable, & qui trouvoient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV : ils l'appelloient le *négatif*, & l'on disoit que le mot de oui n'étoit jamais dans sa bouche ; avec cette vérité sévere il ne plut jamais qu'à son Maitre, & le moment de la mort de Henri IV, fut celui de sa disgrace. Le Roi Louis XIII le fit venir à la Cour quelques années après pour lui demander ses avis ; il y vint quoique avec répugnance. Les jeunes Courtisans qui gouvernoient Louis XIII voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux Ministre, qui reparoissoit dans une jeune Cour avec des habits & des airs de mode passés depuis long-temps ; le Duc de Sully qui s'en apperçut, dit au Roi ; Sire, » quand le Roi votre pere de » glorieuse mémoire me faisoit l'honneur de me consulter, » nous ne commencions à parler d'affaires, qu'au préalable » on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins & les » bouffons de la Cour. «

Il composa dans la solitude de Sully des Mémoires, dans lesquels régne un air d'honnête homme, avec un style naïf, mais trop diffus ; il ne voulut jamais changer de Religion ; cependant il fut des premiers à conseiller à Henri IV d'aller à la Messe.

Le Cardinal du Péron l'exhortant un jour à quitter le Calvinisme, il lui répondit, » je me ferai Catholique quand » vous aurez supprimé l'Evangile ; car il est si contraire à » l'Eglise Romaine, que je ne puis pas croire que l'un & » l'autre aient été inspirés par le même esprit. «

Le Pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louanges sur la sagesse de son Ministere ; le Pape finissoit sa lettre comme un bon Pasteur, par prier Dieu qu'il ramenât sa brebis égarée, & conjuroit le Duc de Sully de se servir de ses lu-

mieres pour entrer dans la bonne voie ; le Duc lui répondit sur le même ton ; il l'assura qu'il prioit Dieu tous les jours pour la conversion de sa Sainteté : cette lettre est dans ses Mémoires, tirée de l'éd. de 1723, *dit* M. Voltaire.

Etant dans l'infanterie, il y fut reçu en simple Soldat, „ afin „ disoit-il à ceux qui vouloient l'en détourner, d'apprendre „ le métier des armes dès ses premiers commencemens ; " en effet, les plus Grands Capitaines se sont tous ainsi formés » un Marius, un Annibal, un Henri IV, un Turenne, un Pierre le Grand, &c. La Guerre est un métier, il faut donc l'apprendre comme les autres, en exerçant successivement chaque partie, & passant du plus aisé au plus difficile, du degré le plus bas au degré le plus élevé.

Rien ne nuit plus au progrès du mérite & ne l'étouffe plus dès sa naissance, que de sentir qu'on a des titres avant d'avoir fait des efforts pour les mériter, & que de commander avant d'avoir appris à obéir ; comme le dit le Poëme du LUXE.

Marqué de la férule, en main son rudiment,
On voit le fils de LAW *conduire un régiment.*

Brantôme, parlant de l'ancien temps, dit qu'autrefois les jeunes gens vouloient apprendre le métier de la guerre, & restoient long-temps subalternes ; „ aujourd'hui, ajoute-t-il, „ cela n'est plus, on ne se contente pas de si peu, car du pre- „ mier coup que la jeunesse commence à porter les armes, il „ faut qu'il commande, ou en Cavalerie légere, ouen Gen- „ darmerie, ou en Infanterie, sans avoir jamais appris d'obéir. " Revenons à notre sujet, le lendemain de la mort du Roi, Marie de Médicis le manda, & lui mettant entre les bras le jeune Roi, „ c'est là M. de Sully, dit-elle à son fils, il le

„ faut bien aimer, car c'eſt un des meilleurs & des plus utiles „ Serviteurs du Roi votre pere, & je le prie de continuer à „ vous ſervir de même „. Henri IV l'avoit prédit qu'elle perdroit l'Etat, ſes enfans & elle-même, ſi elle ſe laiſſoit conduire par les autres, ce qui arriva peu de temps après; lorſqu'on lui ôta deux de ſes charges, & qu'on le relégua dans ſes terres, ſon départ fut honoré des larmes des Pariſiens; & la crainte d'offenſer la Cour, n'empêcha point 300 perſonnes qualifiées de le reconduire à cheval: *Mém. Hiſt.* L'Auteur des nouveaux Mémoires de Sully nous apprend qu'il portoit au col une médaille d'or, qui repréſentoit Henri IV en relief, qu'il la prenoit ſouvent entre ſes mains pour y fixer ſes regards; qu'il n'étoit pas permis de nommer devant lui l'aſſaſſin de ce bon Prince; & ſa priere la plus ordinaire étoit une invocation de la vengeance céleſte, contre ceux qui avoient armé le monſtre: en effet perſonne n'a jamais regretté auſſi ſincérement un ami, ni ne l'a pleuré ſi long-temps. Je me ſers du terme d'*ami*, & je crois qu'il n'eſt point déplacé, parce que le Roi l'aimoit & qu'il aimoit le Roi; en un mot, que c'étoient deux *amis*. Les lettres qu'ils s'écrivoient, & dont quelques-unes ſe trouvent dans les Mémoires de Sully, atteſtent la tendreſſe & la vivacité de leurs ſentimens l'un pour l'autre, & démontrent la fauſſeté du proverbe qui dit que *l'amitié n'eſt point faite pour les Rois, & qu'ils ſont privés toute la vie d'un bien qui en fait la plus grande douceur*; oui les Rois dont la bonté n'eſt pas le partage; mais un Roi tel que Henri IV devoit avoir un ami, & ce fut ſon Miniſtre: on peut lui appliquer ces deux vers du Poëme du LUXE,

De la douce amitié connoiſſant tout le prix,
De ſes humbles Vaſſaux il ſe fait des amis.

& non ceux de M. de Voltaire dans sa Henriade.

Amitié, don du Ciel ! plaisir des grandes ames ;
Amitié que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas.

Au reste le Lecteur en jugera par les fragmens, ou lambeaux de lettres que je vais rapporter : *mon ami*, écrivoit-il, *je crois qu'aucun de mes Serviteurs n'a pris plus de part que vous à la naissance de mon fils, d'Anjou ; je veux aussi que vous croyez que je surpasse en joie tous vos amis de la naissance de votre fils. Vous aurez la tête bien rompue de leurs cajolleries ; mais l'assurance de mon amitié vous sera plus solide que toutes leurs paroles ; mes recommandations à l'accouchée.....*

Dans une autre sur la maladie de son fils aîné, *mon ami, je suis bien marri de votre affliction, j'ai commandé* à M. du Laurens *de vous aller trouver en diligence, & apporter tout ce qui est de son art pour la conservation de votre fils ; ne vous aimant pas si peu, que si je pensois que ma présence y fût nécessaire, je ne vous allasse rendre le témoignage de mon affection....* Dans un autre endroit, *mon ami, il est impossible de croire comme ma femme se porte bien, vu le mal qu'elle a eu ; elle se coëffe d'elle-même, & parle déjà de se lever ; elle a un naturel terriblement robuste & fort ; mon fils se porte bien aussi, Dieu merci, qui sont les meilleures nouvelles que je puisse mander à un Serviteur fidele & affectionné, & que j'aime.....*

A mon retour, dit-il ailleurs, *je fus voir mes enfans qui me firent rire ; mais quant à ma.... je vous en dirai davantage lorsque je vous verrai, & m'assure que vous serez bien en colere de cela, & ne me donnerez pas le tort.* Il lui écrivoit

dans une maladie dangereuse : *Venez m'embraſſer, mon ami ; je ſuis merveilleuſement aiſe de votre venue ; car c'eſt une choſe étrange, que deux heures après vous avoir mandé, j'ai commencé d'être un peu ſoulagé de....* Il lui écrivoit une fois ces mots ſeuls : *Venez, venez, venez*, pendant ſon voyage du Poitou. *Il m'eſt ſurvenu des chagrins, où je vous ai deſiré mille fois auprès de moi ; j'accepterois votre préſence pour beaucoup, car vous êtes le ſeul à qui j'ouvre mon cœur, & de qui je reçois plus de ſoulagement.*

Je dois finir par la péroraiſon *de Perefixe*, que je copie mot pour mot : „ que ſon nom ſoit donc élevé au-deſſus „ de celui, des Hercules, des Alexandre, des Pompée & des „ Céſar ! que ſon régne ſoit le modele des bons régnes, & „ ſes exemples de clairs flambeaux, qui puiſſent illuminer les „ yeux des autres Princes ! que ſa poſtérité ſoit éternelle- „ ment couronnée de fleurs de lys " ! &c. &c.

QUE ton bonheur eſt grand ! ô France ! ô ma Patrie !
Dans notre jeune ROI, tu retrouves HENRI ;
Le ſage MAUREPAS, dans ſon économie ;
Et dans ſes bons conſeils, fait revivre SULLY.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre, *Le Roi & le Miniſtre ;* & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 4 Décembre 1774. MARCHAND.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent aux Oeuvres mêlées de l'Auteur.